



N. 11-12 - Novembre-Décembre - 1917.

Année XXXIX

*Beatus qui intelligit super egenum et pauperem:
in die mala liberabit eum Dominus. [Ps. XL.]*

L. 11-12-1917

DA MIHI

ANIMAS CAETERA TOLLE

SCRIPTURA SACRA

BECHIS MIC., Sacerdos

REPERTORIUM BIBLICUM

seu totius Sacrae Scripturae concordantiae iuxta vulgatae editionis exemplar Sixti V P. M. iussu recognitum et Clementis VIII auctoritate editum, praeter alphabeticum ordinem in grammaticalem redactae. — 2 volumina pp. 1150-1156 Libellae 12 —

A missionis pretio solutum » 14 —

Volumina contexta semipelle, fortiter et eleganter, sectione rubra . . . » 18 —

A missionis pretio solutum » 21 —

NOVUM TESTAMENTUM

Editio post criticas novissima una cum concordantia evangelica elaboratissima. Vol. pp. 414

Volumina contexta linteo Libellae 2 —

A missionis pretio solutum » 250

INDEX:

Lectori studioso — **Novum Testamentum**: Secundum Matthaeum (*Iudaeis palaestinensibus ad fidem Christi conversis destinatum, probab. Hierusalem scriptum, anno 40-42*) — Secundum Marcum (*ethnicis ad Christum conversis, Romae, a. 42-44*) — Secundum Lucam (*Theophilo, sive ecclesiis a Paulo fundatis, Romae, a. 63 vel ineunte 64*) — Secundum Ioannem (*finis polemicus, ad demonstrandam Iesu messianitatem et divinitatem inter Gentes, exeunte saeculo I*) — **Actus Apostolorum** (*Lucas scripsit Ecclesiae historiam 35 annorum, ab a. 29 ad 64, triaque Pauli itinera inter annos 44-59*) — **Epistolae Beati Pauli Apostoli**: ad Romanos (*Corinthis, a. 58 vel 59*) — ad Corinthios I (*Ephesi, a. 57*) — ad Corinthios II (*Ephesi a. 57*) — ad Galatas (*Ephesi, a. 55-56*) — ad Ephesios (*Romae, a. 63*) — ad Philippenses (*Romae, a. 63*) — ad Colossenses (*Romae, a. 63 vel 64*) — ad Thessalonicenses I (*Corinthis, a. 53*) — ad Thessalonicenses II (*Corinthis, a. 53*) — ad Timotheum I (*ex Macedonia vel Laodicia, a. 64 vel 65*) — ad Timotheum II (*Romae, in ipso vitae fine*) — ad Titum (*ex Macedonia, a. 64 vel 65*) — ad Philemonem (*missa per Onesimum*) — ad Hebraeos (*Romae, a. 63 vel 64*) — **Epistolae Catholicae**: Beati Iacobi Apostoli (*Hierusalem a. 62*) — Beati Petri Apostoli (*Romae, a. 64 vel 65*) — Beati Apostoli II (*Romae, a. 67*) — Beati Ioannis Apostoli I (*exeunte saeculo I*) — Beati Ioannis Apostoli II (*exeunte saeculo I*) — Beati Ioannis Apostoli III (*exeunte saeculo I*) — Beati Iudae Apostoli (*finis fideles praecavere ab erroribus antinomisticis*) — **Apocalypsis** Beati Ioannis Apostoli (*in insula Patmos, a. circ. 95*) — **Concordantia Evangeliorum.**

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

SOMMAIRE: Coopération Salésienne. Favorisons les vocations à l'état ecclésiastique	141
Pour un Musée du Culte de N. D. Auxiliatrice	142
NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO: Matto Grosso (Brésil): Le cacique Major	143
Trésor spirituel	150
Vie du Vénérable Jean Bosco (par J. B. Lemoyne)	151
LE CULTE DE MARIE AUXILIATRICE: Eglises et chapelles élevées en l'honneur de Marie Auxiliatrice	159

Grâces de Marie Auxiliatrice	160
Grâces obtenues à l'intercession de Don Bosco	162
Page à relire: Va, je te bénis!	163
Variété: L'origine de la vie	164
La semaine anglaise	165
Bibliographie: Le Pater par la Ctesse de Loppinot	166
Souvenirs d'un prêtre formé par le Vén. Don Bosco	166
Nécrologie: M. Georges Aime	167
Table des matières	168

COOPÉRATION SALÉSIENNE

Favorisons les vocations à l'état ecclésiastique.

Une des continuelles préoccupations du Vén. Don Bosco a été de procurer des prêtres à l'Eglise. Il professait une profonde admiration pour S. Vincent de Paul: il a voulu en imiter l'inépuisable charité, il n'a en effet laissé passer aucune occasion de célébrer sa louange; rien d'étonnant qu'il ait cherché à traduire en pratique une de ses réflexions: *Mes frères, nous avons beau y songer, jamais nous ne trouverons quelque chose de plus digne d'intérêt comme d'aider à la formation d'un bon prêtre.*

On peut qualifier d'héroïque le labeur auquel Don Bosco s'est assujéti pour favoriser les vocations au sacerdoce. Écoutons ce que nous rapporte à ce sujet son biographe Don Lemoyne:

« La situation du clergé dans le Piémont était des plus critiques. Dans les diocèses, plus de séminaires ou des séminaires déserts. En 1852, lorsque Michel Rua prit la soutane, il y avait à peine dix-sept séminaristes à Turin. Pendant sa première année de philosophie il eut deux condisciples, la seconde année un seul. Par surcroît de malheur, plusieurs diocèses importants se trouvaient sans évêques; dans les autres on manquait de moyens pour pourvoir gratuitement à l'éducation et à l'entretien du nombre d'élèves qu'il aurait fallu.

» Don Bosco avec son admirable intuition, avait prévu dès le début des temps nouveaux le vide considérable qui allait se produire dans le clergé séculier, en même temps que la loi qui supprimait les couvents portait un coup

terrible au clergé régulier. Vouloir remédier à la pénurie des vocations, paraissait être une entreprise humainement impossible. Mais il se sentait appelé de Dieu à pourvoir aux besoins urgents de l'Eglise et il n'hésita pas. Un des premiers à être témoin de son apostolat, Joseph Buzzetti (1) dit à ce propos : Il était rare que Don Bosco revienne de ses excursions apostoliques sans conduire quelque orphelin ou quelque élève du sanctuaire. On ne saurait dire combien il en amena ainsi des bourgs et villages de toute la région. Sa mère lui dit un jour : Avec ton habitude de recevoir toujours quelque nouveau, tu ne garderas jamais rien pour tes propres besoins. — Ne vous inquiétez pas, répondait tranquillement Don Bosco ; il me restera toujours une place à l'Hospice Cottolengo.

» En dehors des vocations qu'il rencontrait lui même, il en demandait à ses amis. C'était une fête, quand on lui conduisait quelque brave petit enfant qui donnait espérance de réussite. *Il ne faut pas oublier, écrit-il, que nous faisons un don précieux à l'Eglise quand nous lui procurons une vocation sérieuse. Que ce sujet se destine ensuite pour le diocèse, pour les missions, pour la vie religieuse, peu importe ; c'est toujours un grand trésor dont on enrichit l'Eglise de Jésus-Christ. Qu'on ne prétexte jamais le manque de ressources, quand'il s'agit d'accepter un enfant de bonnes espérances. Dépensez tout ce que vous avez, allez mendier si c'est nécessaire ; et si vous êtes ensuite dans l'embarras, n'ayez nulle crainte, la Ste Vierge viendra à votre aide ; s'il le faut, elle fera des miracles. »*

(1) Ce Joseph Buzzetti a été déjà cité dans la *Vie de Don Bosco* ; il a été un de ses premiers patronnés, et il fut jusqu'à la fin de sa longue carrière un des soutiens de l'Oratoire.

On sait déjà de quelle manière la Ste Vierge a su récompenser ce zèle héroïque et nous n'avons pas à le rap-peler. Mais il n'est pas inutile d'ajouter qu'il s'appliquait à inspirer le même zèle à tous ceux qui l'approchaient et même à tous les fidèles. C'est ainsi qu'il faisait rééditer en 1876 un précieux opusculé intitulé : *Procurons à la Sainte Eglise des prêtres : exhortation d'un ecclésiastique au clergé et au peuple catholique* ; l'auteur était un prêtre milanais, Don Liborio Rossi. Dix ans auparavant il avait publié lui-même un récit intitulé : *Valentin ou la Vocation détournée*.

Ce petit livre, dont nous donnerons sous peu quelques extraits, est un témoignage vivant du zèle et de l'ardeur de Don Bosco à faire germer et à soutenir les vocations au sacerdoce.

Pour un Musée du Culte de N. D. Auxiliatrice.

Le 9 Juin 1918, il y aura cinquante ans que le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice a été consacré. Il y aura cinquante ans que la Vierge bénie en a fait un des principaux centres de rayonnement des ses faveurs célestes, pour soutenir et développer l'apostolat entrepris par le Vén. Don Bosco.

Nous rappelons qu'en 1914, alors qu'on se préparait à célébrer le prochain Centenaire de l'Institution de la solennité de N. D. Auxiliatrice et de la naissance de Don Bosco, une des propositions qui avait rencontré le plus de faveur avait été une *Exposition du Culte de Marie Auxiliatrice*. Les circonstances actuelles ne nous permettent pas de donner complètement suite à ce projet. Mais on pourrait toujours recueillir documents et souvenirs qui collectionnés auprès du Sanctuaire donneraient origine à un *Musée du Culte de N. D. Auxiliatrice*.

Nous donnerons prochainement un programme détaillé qui pourra servir d'indication à tous ceux de nos Coopérateurs qui voudraient bien contribuer à la constitution de ce Musée.



MATTO GROSSO (Brésil)

Le Cacique MAJOR.

A cette relation de notre confrère Don Colbacchini, on pourrait mettre en sous titre: Comment la grâce sait triompher du cœur d'un sauvage.

Colonie du Sacré Cœur, 19, III, 17.

Il y en a beaucoup qui se souviennent encore des exploits sanguinaires des *Indiens Bororos*, le long du majestueux fleuve Araguaya et du San Laurenço, comme sur la route commerciale et télégraphique qui relie au levant *Cuyaba*, la capitale du Matto Grosso, avec *Goyaz*, *S. Paul* et *Rio de Janeiro*. Il y a peu d'années encore, ces Indiens étaient la terreur de ces contrées. Leurs incursions et leurs déprédations, semaient partout la désolation et la mort.

Douloureux souvenirs — Préparation et exécution des massacres. — La parole du cacique — Le cacique « Major ».

C'était la soif de la vengeance qui les excitait; ils voulaient se baigner dans le sang, les victimes tombaient nombreuses sous la pointe de leurs flèches empoisonnées, et les croix se multipliaient le long de la route, ou du fleuve, comme dans les enclos des maisons pillées et incendiées. Ces malheureux sauvages se tenaient cachés au sein des forêts qui longent le *Rio das Mortas*, pour en sortir altérés de sang, à la voix de leurs chefs.

Au milieu du silence profond de la forêt, on entend le son sourd et prolongé du *poari* (sorte de courge vidée) dans lequel le chef souffle à pleins poumons; c'est l'appel pour une convocation. Alors à la faveur de la nuit, ces hommes féroces sortent de leurs cabanes, et à l'endroit le moins touffu du maquis, ils se rassemblent autour d'un feu dont les lueurs rougeâtres éclairent la scène sauvage.

A un signe du *cacique* ils se taisent tous; et alors assuré que personne ne trahira son secret, que la forêt est inconnue et impénétrable, il leur tient ce langage:

— Est-ce que vous avez oublié tout ce que ces maudits civilisés, blancs ou noirs, nous ont fait? Ils nous ont volé nos femmes et nos enfants; ils ont massacré nos pères, nos mères, nos frères et nos sœurs. Nous les avons payés de retour, mais notre vengeance n'est pas encore assouvie; le sang de nos morts crie encore. Ces brigands, après nous avoir enlevé ceux que nous aimions, veulent encore nous dépouiller de nos terres. Vous tous qui êtes encore en deuil des vôtres, écoutez ma parole: Ces forêts sont à nous; ils sont à nous ces champs et ces fleuves: nos ancêtres y ont habité et y sont ensevelis, et nous y sommes nés. Nous voulons demeurer ici à côté des ossements de nos pères. Eux au contraire veulent nous enlever ce qui nous appartient; ils veulent nous détruire; ils nous traquent comme des bêtes fauves. Mais nous leur rendrons la pareille; nous leur ferons plus encore. Déposons toute crainte; c'est le sang des nôtres qui réclame du sang: hâtons-nous de les venger. Laissons ici en lieu sûr nos femmes et nos enfants. Partons tout seuls. Nous reviendrons victorieux, chargés des dépouilles de nos ennemis!

De tels discours étaient couverts d'une approbation unanime, et sur le champ on organisait l'expédition dans ses plus menus détails. La parole du *cacique* faisait bouillonner le sang dans les veines des Indiens.

Mais de tous ces chefs celui qui jouissait du plus grand ascendant, c'est sans contredit le *cacique Major*: son histoire que je rapporte ici, est un témoignage éclatant de la bonté de Dieu envers les pauvres missionnaires Salésiens, et en même temps un exemple de ce que la grâce divine peut opérer en un cœur qui sait y répondre.

Qu'était-ce que « Major » — Son ascendant au milieu des *Bororos* — Comment gagner son cœur? — Son fils Michel au retour d'un voyage en Europe le persuade d'avoir pleine confiance dans les missionnaires.

Major, ne démentait certes pas dans son aspect sa qualité de sauvage. Il était de haute

stature, d'allure martiale; l'orbite de son œil gauche était vide, depuis une chasse furibonde où un bambou le lui avait crevé (1). — léger incident qui l'avait à peine détourné quelques instants de la poursuite de sa proie; — il avait les pommettes saillantes et le nez épaté. Mais sous cet extérieur peu avenant il cachait un cœur d'or; il avait été un des premiers Bororos à venir avec ses cinq enfants des forêts du Rio das Mortes à la Colonie du Sacré-Cœur, et à laisser l'existence nomade du sauvage pour vivre pacifique à l'ombre de la croix.

L'exemple de ce chef attira nombre d'Indiens; de sorte qu'on peut le regarder comme le point de départ de cette Mission. Il jouissait d'un grand ascendant sur les hommes de sa tribu, d'abord sans doute, parce qu'il appartenait à la famille des chefs, puis à cause de la bonté, de la patience dont il usait envers tous, mais par-dessus tout à cause de sa vaillance et de son intrépidité dans les combats contre les civilisés. Ces derniers ne le connaissaient que trop et ils le redoutaient; ils savaient en même temps son influence, l'obéissance et l'affection des autres sauvages envers lui: aussi l'avaient-ils surnommé le cacique *Major*.

On peut dire, en effet, que personne de ses compagnons ne faisait un pas sans son assentiment; et que tous étaient prêts à son signal; aussi demandions-nous avec ferveur à la Vierge Auxiliatrice de rendre son cœur docile à la voix du Missionnaire.

Il nous témoignait du respect et même de la sympathie, et cependant les mois se passaient sans qu'il dépose rien de son extérieur farouche. Nous attendions une occasion favorable.

Il avait un fils qu'il aimait tendrement à cause de son excellent naturel et de sa vive intelligence: il le laissait volontiers venir chez nous, mais sans jamais le perdre de vue. Il voulait savoir ce qu'il faisait où et avec qui il était: l'avait-il laissé pendant quelques heures, il venait le reprendre non sans témoigner de la défiance et de la crainte.

Cependant nous tenions à ce que cet enfant reste avec nous, afin de pouvoir mieux l'instruire et surtout pour le soustraire à l'atmosphère païenne du milieu familial.

On fait appeler le Cacique, et tout en demandant à la Ste Vierge de nous inspirer un langage persuasif, on explique à cet homme que dans leur intérêt on voudrait donner l'instruction à leurs enfants. Les *Bororos* en seraient satisfaits, et ils pourraient dire qu'eux aussi savent beaucoup de choses tout comme les civilisés. Enfin, on lui dit de nous confier son aîné, pour qu'il apprenne beaucoup auprès de nous

et devienne meilleur. Il peut bien être assuré qu'on ne lui fera jamais de mal: du reste, il pourra venir à volonté le voir, comme l'enfant pourra aussi aller chez lui.

Le cacique baisse la tête, réfléchit un moment, et répond:

— Oui, j'y consens. Je crois tout ce que vous me dites, parce que je sais que vous êtes bons. Si d'autres que vous me le disaient, je ne les croirais pas, et je ne mettrais pas mon fils entre les mains des civilisés. Lui aussi du reste me dit que vous êtes bons, et il vous aime bien. Qu'il reste donc avec vous, je vous le confie.

La Vierge Auxiliatrice avait touché le cœur de l'indomptable Indien.

L'enfant est donc instruit; et le 10 juin 1904 il est baptisé sous le nom de Michel Magon (1). A son exemple, nombre d'autres enfants Indiens viennent avec nous et constituent bientôt le Collège de la Mission. En avril 1906, Michel est admis à la première Communion par notre Inspecteur Don Antoine Malan, aujourd'hui notre Prêlat.

La Ste-Vierge allait accorder à nos prières une autre grâce. Don Malan tenait à conduire en Europe une première fleur de la Mission; il désirait que ce soit le jeune Michel. Mais le père, la mère voudront-ils qu'il aille si loin et pour un temps si long?

On en parle au cacique; et lui, comme s'il eût déjà été au courant de toutes choses, nous répond:

— Mais certainement, je vous l'ai déjà dit. J'ai confiance en vous. Que Don Malan le conduise et le ramène. Moi je l'attendrai ici.

Et le jeune Michel accompagnait Don Malan en France et en Italie, éveillant partout la sympathie et l'admiration. De retour, après plus d'un an, à l'immense joie de ses parents qui ne se lassaient pas de l'embrasser, il nous a été d'une extrême utilité. Dans ce voyage il avait beaucoup observé; maintenant il se rendait mieux compte de la noble fin qui nous avait portés à vivre en la société des gens de sa tribu, et il ne cessait de dire à son père d'avoir pleine confiance en nous: on voyait l'effet de ses paroles.

Il se mit ensuite à nous instruire de la langue et des usages de la tribu, car nous en savions fort peu là-dessus. Mais le cacique, jaloux de garder pour eux ces secrets, lui défend de continuer avec menace de le retirer pour toujours d'auprès de nous.

(1) Ce nom lui était imposé en souvenir de ce Michel Magon rencontré par le Vén. Don Bosco à Carmagnola près Turin, en octobre 1857, et bientôt accepté à l'Oratoire S. François de Sales, où il devenait un modèle de vertu pour faire la mort la plus édifiante le 21 janvier 1859. Don Bosco en a écrit la biographie en 1867. La traduction française de ce charmant petit livre se trouve à la Librairie du Patronage S. Pierre, 40, Place d'Armes, Nice. Franco 0,60 cmes.

(1) Voir *Bulletin Salésien*, Mars 1917.

Le jeune Michel obéit, tout en nous assurant qu'il va insister pour que la défense soit levée. Et il ne tarde pas à livrer l'assaut.

— Mais s'ils savent notre langue, lui répond le père, nous ne pourrons plus avoir de secret pour combiner nos affaires.

— Sans doute, mais s'ils ne l'apprennent pas, nous ne pourrons rien apprendre d'eux. Moi, par exemple, je sais beaucoup de choses que vous ignorez. Laissez-les étudier notre langue et ils vous diront une infinité de choses: vous comprendrez et vous deviendrez meilleurs...

Ces instances, aidées de la grâce de Dieu, triomphent du farouche Cacique; il nous est alors possible d'apprendre leur langue et de leur enseigner les vérités de notre sainte Religion.

Le baptême de « Major » — Une terrible épreuve — Douloureuses anxiétés et scènes sauvages.

L'influence de la grâce agit sur le cacique. Il demande à son tour d'être baptisé pour devenir meilleur et rendre meilleurs aussi ceux de la tribu.

Une transformation visible s'opérait en effet chez les Indiens: leur méfiance s'évanouissait graduellement et leur amitié envers les Missionnaires se manifestait de plus en plus.

Le 13 mai 1908, l'eau baptismale régénère celui qui peu auparavant était avec ses flèches la terreur de quiconque approchait de nos parages.

Le baptême est suivi de la bénédiction nuptiale et ces deux cérémonies laissent dans tous les cœurs la plus suave impression.

Le bon Cacique prend en même temps le nom de Major Michel (en hommage à Don Michel Rua de sainte mémoire, le premier successeur du Vén. Don Bosco et alors supérieur général des Salésiens); à partir de ce jour il se montre plus dévoué que jamais à l'œuvre des Missionnaires: conscient de son rôle, il les aide de tout son pouvoir dans leur ministère auprès des Indiens qu'il aime comme un véritable père.

Mais une épreuve cruelle l'attendait. Cette même année 1908, à l'occasion de l'Exposition Nationale, Don Malan emmenait à *Rio de Janeiro* un groupe de 21 enfants Bororos, à peine sortis de l'état sauvage et instruits au prix des plus grandes fatigues. Au son de leur fanfare, ils sont accueillis avec les plus grandes démonstrations d'amitié à *Buenos-Aires*, *S. Paul* et à *Rio de Janeiro* où on ne se lasse pas d'admirer les effets de la régénération par la charité de Jésus-Christ.

Puis, tout à coup au lieu des lettres joyeuses qui nous étaient arrivées de temps à autre et qui mettaient l'allégresse dans les familles, voilà qu'une dépêche laconique nous apprend la mort

de 3 des jeunes Indiens, parmi lesquels le jeune Michel et un autre fils du Cacique.

Qu'allons-nous devenir? Ces sauvages sont capables de tout! Il n'y avait qu'à prier pour éloigner l'orage qui nous menaçait. Je commence une neuvaine à N. D. Auxiliatrice et je garde pour moi le secret de la terrible nouvelle: mais à la fin il fallait se décider à parler.

On ne saurait décrire la douleur et la désolation générale. Mais c'était le Cacique surtout qui faisait pitié. Il semble devenu fou, il pousse des cris stridents; il se fait des entailles par tous les membres et nous arrive le corps tout lacéré et ensanglanté. Il va d'un endroit à l'autre de la maison, aux places que ses enfants avaient occupées, au dortoir, en classe, partout; il s'assied à leurs bancs et continue à se lacérer le visage, les bras, tout le corps; partout il laisse des taches de sang. C'était une scène horrible, véritablement sauvage. Pour nous, pas un mot, pas un regard. A quoi fallait-il s'attendre? Nous n'avions d'espoir que dans la prière.

Mais après cette explosion de douleur qui faisait craindre celle de la colère et de la vengeance, le calme renaît. Sur le soir, un ami intime du Cacique vient nous dire qu'il est extrêmement affligé, mais qu'il ne nous veut aucun mal: il sait que nous nous sommes toujours comportés en toute loyauté envers lui comme envers ses enfants; assurément il n'agirait pas de même avec d'autres civilisés. Il désire nous voir et nous parler; mais il n'ose se présenter à cause de l'état dans lequel il se trouve.

On le voit, la Ste-Vierge nous protégeait d'une manière visible. Nous remettons à cet envoyé des vêtements pour le Cacique, et le prions d'insister qu'il vienne nous voir, car nous aussi nous voulons lui exprimer la douleur que nous éprouvons de ce malheur.

Il arrive, et notre bonne Mère nous inspire ce qu'il fallait dire, car cet homme tout à l'heure d'aspect si sauvage me prend respectueusement la main pour la baiser, et en se retirant il me salue plus affectueusement que jamais.

C'est ainsi que Dieu sait tour à tour éprouver et consoler!

Le triomphe de la grâce divine — « Major » devient le professeur et le bras droit des Missionnaires — Entretiens intimes — Allusion à un secret.

Le pauvre « Major » privé de deux ses fils, n'en demeure pas moins affectionné aux Missionnaires. Quelle scène touchante que celle de sa rencontre avec Don Malan, de retour avec les autres enfants Indiens. Il lui baise les mains et l'embrasse avec plus d'effusion peut-être qu'il n'aurait fait pour ses chers disparus, et lui de-

mande une bénédiction. C'était le triomphe de la grâce sur le cœur de ce sauvage qui eût été capable sans cela, de venger avec la plus cynique indifférence et la plus barbare cruauté la perte qu'il venait de faire.

Bien plus, à partir de ce jour il se fait l'apôtre de sa tribu qu'il évangélise avec l'ardeur et le zèle d'un Missionnaire.

À la place de son fils il se met à m'enseigner leur langue: il m'appelle *son enfant* et il n'est jamais plus heureux que lorsque je lui dis: *Cher papa*.

Un jour, il m'aborde avec un peu de tristesse et après m'avoir baisé respectueusement la main, il ajoute:

— Père, aujourd'hui j'ai mes fils devant les yeux! Cette nuit je les ai vus... Il y avait longtemps que je désirais les voir... Je les ai vus, ils se portent bien, ils sont joyeux, contents... Ils sont tout habillés de blanc. Ils m'ont dit de ne pas me chagriner, de faire le bien, qu'ils m'attendent et que j'irai avec eux... Puis j'ai vu une lumière éclatante; mes enfants sont devenus d'une beauté resplendissante; jamais, jamais je ne les avais vus ainsi.

Et ce disant, il pleure, il me prend la main, il la baise, puis il ajoute d'un ton énergique:

— Oui, je te veux du bien, je t'aime de tout mon cœur. Mes enfants ne sont pas ici avec moi, mais je le sais, je le crois, je l'ai vu, ils sont heureux comme tu me l'as toujours dit. Apprends-moi à faire le bien, car je veux moi aussi aller auprès d'eux, rester avec eux... Tu sais, je t'appelle *itonareguedo* (mon fils) et toi, n'est-ce pas? appelle-moi toujours *iogoua* (papa); ainsi je me souviendrai toujours de mes enfants, je vivrai comme il faut et je ferai tout ce que tu me diras pour aller les rejoindre au Paradis.

C'est l'usage chez ces sauvages que les hommes se réunissent tous les soirs au milieu de l'*aldeia*, pour se communiquer l'un à l'autre les événements de la journée. Mais en réalité la réunion se passe à écouter le chef qui, debout au milieu des autres étendus ou assis en cercle, leur parle à tous sur un ton oratoire propre aux *Bororos*.

Notre cher *Major* se met à tirer chrétiennement parti de cette coutume. Presque tous les soirs, de sa voix forte et bien timbrée, il redit ce qu'il a appris dans la journée, donne des conseils et se fait notre interprète auprès des Indiens pour établir des relations toujours plus amicales.

Il ne se refusait pas au besoin à faire des reproches; et sa parole était toujours bien accueillie. Il a été l'instrument choisi par la Providence pour graver profondément dans le cœur des sauvages la déférence due à la parole du Missionnaire.

Ainsi se sont écoulées plusieurs années. Souvent en m'abordant il me répétait:

— Je ne puis m'empêcher de venir te trouver, pour apprendre de toi quelque chose. Il ne faut pas m'en vouloir. Tu sais que je t'aime comme mon enfant, et si je ne viens pas, je n'ai plus de paix... Parle-moi: dis-moi quelque chose du bon Dieu, du Paradis; je suis si heureux quand tu me racontes les belles choses que tu sais.

Et on causait dans l'intimité.

Major me parlait de ses affaires, de celles de la tribu, me tenait au courant de tout.

Un jour, dans un moment d'épanchement, il se met à évoquer les souvenirs sanguinaires d'autrefois; et il ajoute:

— Tu sais: il y a eu un moment où vous deviez tous y passer. Je ne sais ce qui vous a sauvés. Evidemment le bon Dieu vous a protégés; car nous autres nous ne savons comment expliquer la chose.

Et moi qui ne savais rien, pas plus que les autres missionnaires du reste, je lui demande de m'expliquer ce mystère.

Il demeure un peu perplexe, puis après m'avoir scruté de regard, il me dit:

— Oui, je t'aime bien. Je vais te le raconter... Écoute...

Son visage revêt alors une expression de solennelle gravité. De nouveau il me dévisage et longuement cette fois, comme pour étudier l'impression que me cause l'annonce de la révélation inattendue; et moi j'insiste:

— Mais parle donc, *Jogua* (papa)....

« — Oui, *itonareguedo* (mon fils): Tu te souviens, quand vous êtes venus dans cette terre, vous êtes restés longtemps sans nous voir (1), et vous ne pensiez pas que nous étions près de vous; eh bien, peut-être moins d'une lune après votre arrivée, nous étions informés de tout. Sans nous montrer, nous vous avons épiés la nuit comme le jour.

« Un soir, à notre réunion habituelle dans la forêt, on discutait pour savoir s'il fallait vous laisser tranquilles ou en finir avec vous autres. Une forte minorité était contre vous; mais les autres disaient: « Attendons encore, il faut voir s'ils sont bons ou méchants. » Finalement on décide qu'il faut faire sans retard une reconnaissance bien défilée.

« Le lendemain donc, nous nous approchons encore davantage de vos cabanes — et tu peux demander aux autres Indiens si je dis vrai — nous avons vu l'un de vous sur la toiture, un autre en train de travailler dans la cabane. Le Père Balzola (2) était dans la cabane assis devant

(1) Les missionnaires arrivaient le 18 janvier 1902 à l'endroit destiné à être le siège de la Colonie, et leur première rencontre avec les Indiens n'avait lieu que le 8 août, plus de sept mois après.

(2) Le Père Balzola est allé depuis deux ans fonder la

la table, un autre à peu de distance, les autres épars ça et là occupés à divers travaux. »

Il convient de dire que les cabanes d'alors étaient plus que transparentes; elles consistaient en une charpente grossière à peine recouverte de feuilles de palmier, tout juste pour mettre à l'abri de la pluie et du soleil.

« C'est le bon moment, dit alors Clément que tu connais bien. Du courage, faisons vite, les voilà tous séparés; toi, dit-il à l'un, tu perceras de ta flèche celui qui est sur le toit, moi celui qui est dans la case, et vous autres chargez-vous du restant.

« Mais le bon Dieu était avec vous, continue *Major* et personne ne tire. Je prends votre défense et je dis: Est-ce que tu es le capitaine pour commander ainsi? Qu'est-ce que je fais ici? Est-ce que tu sais s'ils sont bons ou méchants? — L'autre répond: Ils seront ce qu'ils voudront, peu m'importe; ce sont des civilisés, donc pas de pitié.

« Alors je donne un signal. Allons-nous-en, dis-je à ceux qui sont près de moi; nous en avons vu assez pour aujourd'hui. Ils pourraient s'aviser de notre présence; il vaut mieux se mettre bien d'accord avant de faire quoi que ce soit. Et nous nous retirons en rampant. Dieu vous avait protégés.

« Le soir à l'assemblée on émet diverses propositions qui ne vous étaient pas toutes favorables; mais un cacique de mes amis, en qui j'ai toujours eu confiance, même dans les circonstances les plus critiques, sûr d'avance de mon approbation, se lève et dit:

« — Mes amis, vous le voyez, après tout ce que nous avons fait aux civilisés, en voilà d'autres qui sont arrivés! Ils se sont mis sans aucune peur à construire leurs cabanes comme pour se fixer ici. Je ne sais pas ce qu'ils valent, aussi je ne vous dirai pas d'aller leur apprendre avec la pointe de vos flèches que c'est nous les maîtres ici, que cette terre, cette forêt, ces fleuves sont à nous, et que jamais nous ne permettrons à des civilisés de s'établir sur notre territoire sans un consentement que nous donnerons seulement après avoir vu s'ils en sont dignes. En attendant, nous ne savons s'ils sont bons ou méchants: il faudra examiner de près. Demain avec quatre d'entre vous, j'irai tout droit vers eux, les autres se diviseront en trois groupes, l'un à droite, l'autre à gauche, le troisième derrière leur cabane, et tous à distance. Vous resterez le plus possible dans la forêt; moi je m'avancerai pour me rendre compte. Vous resterez prêts à l'attaque; mais tranquilles. Si c'est nécessaire, au signal que je donnerai, avancez chacun de

vôtre côté, et faites leur affaire à ces diables de civilisés. Si vous ne voyez rien, attendez et voyez de quel côté nous nous sommes avancés. Si en cet endroit là vous voyez s'élever une colonne de fumée, ce sera l'indice qu'après les avoir vus je me suis retiré satisfait, que tout va bien, qu'ils sont bons et ne nous veulent aucun mal. Alors que personne ne les touche, ne leur tire des flèches, ni même s'avance vers eux. Moi, j'irai vous attendre dans la forêt près du fleuve et nous délibérerons. Est-ce compris?

« Une approbation unanime accueille ce discours et j'ajoute:

« — Très bien, nous sommes donc d'accord. Mais avant tout, puisque nous voilà réunis, il faut évoquer les esprits, pour qu'ils nous soient propices et nous aident demain dans notre entreprise. Que les âmes des nôtres que les civilisés ont fait périr viennent à nous, et si les nouveaux arrivés sont mauvais, qu'elles viennent fortifier nos bras, diriger notre regard, affermir nos mouvements, et donner acuité à nos flèches, afin que rapides elles leur portent cette mort qu'ils ont donnée aux nôtres. Si au contraire ils sont bons, que ces âmes nous avertissent de ne leur faire aucun mal, parce que nous n'en avons point à attendre d'eux. Oui, mes amis, ceux qui viennent ici ont un Esprit qui les guide et les protège. Cet Esprit est-il bon, qu'il devienne aussi notre ami, car nous aussi nous avons femmes et enfants et pour ce motif nous devons tenir à la vie. Du reste nous avons nous aussi soif de paix; nous sommes las de combattre; et pourtant jour et nuit nous sommes en alerte, parce que nous n'avons pas la paix.

« Après ce discours tout le monde s'est levé et nous avons commencé ce chant que vous appelez *Bacourourou* et qui dure jusqu'à l'aube.

« Le matin de bonne heure, chacun de nous muni de son arc et de ses flèches, va prendre le poste qui lui est assigné, prêt à tout événement. Mon ami, à qui je ne manque pas de donner mes instructions demeure un peu en arrière à observer avec quelques autres; puis il s'approche de vos cabanes et parle aux Missionnaires... Le reste, tu le sais mieux que moi; mais moi, je peux te dire que j'ai vu la fumée, signal de la paix.

« Le soir à l'assemblée, mon collègue raconte ce qui s'est passé.

« — Amis, il faut se réjouir, plus de crainte; ces civilisés ne sont pas comme les autres. Ils sont bons et nous veulent du bien. Je ne saurais exprimer ce que j'ai vu et senti, mais à coup sûr je n'ai jamais rien éprouvé de tel. Je me suis souvenu des paroles de notre chef: Si leur Esprit est bon, qu'il devienne notre ami. Or, il m'a semblé que leur Esprit m'a dit qu'il ne fallait rien craindre de leur part, ni leur faire aucun

mal, parce qu'ils sont bons qu'il faut avoir confiance en eux et vivre auprès d'eux. Il y en a un qu'ils appellent Père et qui m'a donné tant de marques d'amitié que je me suis dit: Non, bien sûr, ces civilisés ne sont pas comme les autres. Et c'est lui aussi qui m'a parlé de l'Esprit bon; il me l'a fait voir: il l'avait sur une grande feuille. J'ai vu aussi un autre Esprit qu'ils nomment Marie, qui était si beau, si attirant que je n'ai pu résister à son charme. Je le regardais et il me regardait aussi: il semblait vouloir me parler et il me souriait. J'étais presque hors de moi et je me disais: « Mais est-ce possible? on dirait qu'il me connaît, il n'a pas peur de moi. » Alors je l'entends qui me dit: « Ne fais point de mal à ces hommes: ils sont à moi. Va dire à tes frères de ne pas avoir peur, mais de venir ici, et de s'y établir; ils n'ont que du bien à attendre de ces nouveaux arrivés qui ne sont venus ici que pour vous autres, les Bororos. »

J'ai voulu alors savoir le nom de cet Esprit; le Père m'a dit que son nom était Marie, la mère de l'Esprit bon qui s'appelle Jésus. Moi, je ne saurais vous dire comment va la chose, mais je me sens tout transformé; je ne suis plus ce que j'étais auparavant, et comme l'a dit l'Esprit, je veux aller appeler tous nos frères pour qu'ils viennent s'établir ici. Cela vous va-t-il? Vous voyez que nous sommes réduits à un petit nombre. Nous sommes fatigués de courir à la recherche d'un refuge, comme le tigre que nous pourchassons; et nos flèches, ce ne sont plus les tigres et les sangliers qui les émoussent... Il y a beau temps que nos jours heureux se sont enfuis! Est-ce donc qu'ils voudraient revenir encore?! »

« Cette nuit, ce ne furent que débats sans fin, les uns croient, les autres doutent toujours: tel déclare que vous nous trompez que et vous finirez par nous maltraiter et nous mettre à mort, tel autre proteste le contraire. Mais à la fin l'assemblée toute entière se déclare satisfaite; on décide de vous laisser en paix, de compter sur votre loyauté; on se dispose enfin à partir le lendemain pour annoncer la bonne nouvelle à toute la tribu, pour que les familles viennent s'établir ici, comme cela s'est fait... »

Tel est le récit de *Major*, de ce même sauvage qui a défendu notre destinée... et qui maintenant me baise la main avec émotion comme pour me demander pardon d'avoir douté de nous.

Cet acte de simple et humble confiance de la part du loup changé en agneau, nous a émus profondément, et a fait jaillir de notre cœur un hymne de reconnaissance à la Vierge Auxilia-trice, à cette Mère si tendre qui s'est ainsi préoccupée de protéger notre Mission à peine naissante.

Le travail de la grâce dans l'âme de Major — Le bon Cacique dépérit — Visite de Mgr Malan — Sublime langage.

Une de nos joies était d'admirer l'action de la grâce dans cette âme régénérée, sa foi, sa ferveur, son amour à la réception de la divine Eucharistie, et comme conséquence un respect et un amour toujours croissant envers les missionnaires qu'il regardait comme les envoyés de Dieu.

Nous avons déjà parlé de son zèle à écouter nos instructions et à s'en faire l'écho.

Et de vrai, si grâce à Dieu nous avons pu recueillir quelque fruit de nos fatigues: s'il nous a été donné de nous écrier: *Digitus Dei est hic!* Le doigt de Dieu est là! à voir les Indiens dociles et obéissants à notre voix, se défaire peu à peu de leurs habitudes barbares et païennes, c'est en grande partie à notre cher *Major* que nous le devons.

Si en particulier la Croix de Jésus-Christ Notre Seigneur, symbole de notre rédemption, domine au milieu de la place de la Colonie, à l'endroit où s'élevait la cabane dite *bayto* dans laquelle le démon était l'objet d'un culte superstitieux, c'est à la force de volonté, à l'ascendant et surtout à la foi de *Major* qu'en revient le mérite.

Avec sa foi il a su résister à toutes les insinuations et oppositions de ceux d'entre les Indiens qui voulaient l'empêcher de se mettre en tout et toujours à la disposition des Missionnaires.

Mais le fruit était mûr, et le Père de famille avait hâte de le détacher.

Le bon *Major*, lui autrefois si vigoureux et si fort s'est mis d'abord à décliner, et à éprouver les infirmités d'une vieillesse prématurée. Il désirait ardemment posséder Dieu et rejoindre ses enfants: on peut dire qu'il ne passait pas un jour sans me poser quelque interrogation sur la vie future, sur le Paradis.

Le mal qui le minait et que nous cherchions vainement à combattre le faisait beaucoup souffrir; on ne l'entendait pourtant jamais se plaindre.

Mais le 28 mai 1915, la veille du jour où Mgr Malan allait partir pour la première fois après sa consécration épiscopale, mon pauvre *Major* était tout triste: je lui en demande la cause.

— Oh! ne m'en parlez pas! me répond-il. Demain, c'est l'arrivée de notre grand chef, Mgr Malan: vous irez à sa rencontre avec des palmes à la main; et moi je devrai rester ici, je ne pourrai pas vous suivre. Mgr Malan va regarder si j'y suis: il ne me verra pas. Que pourra-t-il bien penser? Toi, tu lui diras tout de suite, n'est-ce pas, que je serais si volontiers allé au-devant de lui, mais que c'est impossible...

Aussitôt je le rassure et lui promets qu'à peine Mgr Malan sera seul sans la Maison de la Mission je l'enverrai chercher.

— Oh ouï! j'irai bien sûr; mes jambes ne peuvent plus me porter, mais je me ferai soutenir. J'irai demander à Mgr Malan d'invoquer le Grand Esprit pour qu'il me fasse guérir ou aller au Paradis...

Enfin, il lui est possible d'aborder le vénéré Prêlat, de lui baiser l'auneau, de lui serrer la main. Il s'écrie alors, presque comme le vieillard Siméon: Cette fois tu es venu! tu es avec nous! Je ne voulais pas mourir avant de t'avoir vu; je l'avais demandé au bon Dieu... Maintenant que je t'ai vu, je suis content. Demande donc au bon Dieu que si c'est selon sa volonté il me fasse guérir ou bien qu'il m'appelle au Paradis comme j'en ai un si grand désir. Si tu savais l'amour que j'éprouve pour toi: et vous tous qui êtes ici, je vous aime. — En même temps il me prend par la main et ajoute: — Celui-ci est mon enfant; il m'appelle son père et il m'aime comme mes fils qui étaient allés avec toi et ne sont plus revenus... — Après une courte pause, il dit encore: — Je désire revoir mes enfants, rester avec eux, rester avec Dieu... Les autres fois, quand tu arrivais, j'étais tout joyeux et j'allais à ta rencontre. Et maintenant tu vois ce que je suis devenu. Je voudrais faire tant pour toi, mais je ne peux plus. Alors je t'attendais pour te demander toujours quelque chose pour moi et pour les miens: des habits, des couvertures, des couteaux, des haches. Maintenant je ne te demande plus rien de tout cela: je n'ai besoin que d'une chose, c'est que tu te souviennes de moi, que tu témoignes de la bonté aux autres enfants qui me restent, et à tous les autres de la tribu, que tu sois patient avec eux. Je leur ai parlé, je leur ai dit beaucoup de choses: je le ferais encore; mais je ne peux plus; non je ne peux plus faire comme auparavant. Je le ferais pourtant si volontiers, car je sais qu'ils écoutent quand je leur parle; mais je ne le peux plus... C'est à vous autres maintenant de leur parler: oui, insistez, ne vous lassez jamais, et ils vous aimeront. Si je vous dis tout cela, ce n'est pas que je doute de vous, mais je sais ce que nous sommes, ce que sont mes compagnons les Bororos... Je voudrais que vous les transformiez tous, que tous arrivent à avoir la foi, comme je l'ai moi-même... à vous aimer autant que je vous aime... »

Tandis qu'il parle, l'émotion le gagne et en l'écoutant nous étions, nous aussi, profondément émus: ce langage était comme le testament d'un sauvage qui avait été fier et cruel, mais était devenu bon, pacifique et humble en embrassant la croix. Il est trop évident que le succès refusé à l'épée devait être accordé à la

parole du Missionnaire soutenue de la grâce divine; et c'est uniquement en vertu de la religion qui est tout amour, que *Major* a pu rendre gloire à Dieu et jouir de cette paix qui est la récompense des hommes de bonne volonté.

Vers le dénouement: la foi de Major, sa grande réserve — Il se plaint de ne plus pouvoir prier — Les derniers jours —
— Le Crucifix et le Missionnaire —
Les funérailles.

Quelques mois après, notre bon Cacique touchait à sa fin; nous demandions à Marie Auxiliatrice de nous le conserver, et lui, au milieu des souffrances indicibles, ne cessait de prier avec pleine résignation à la volonté divine: « Jésus, disait-il souvent, regarde-moi; aie pitié de moi, accepte mes souffrances; je te les offre, aide-moi; appelle-moi avec toi au Paradis ».

Prenait-il, ne fût-ce qu'un peu d'eau, il ne manquait jamais de faire le signe de la croix. Non moins admirable que sa foi était l'extrême réserve de ce sauvage qui avait passé toute sa vie dans la liberté absolue, sans aucune loi pour le réfréner, puisque même la loi naturelle était obscurcie par l'ignorance et la superstition. Etendu sur son lit de douleur, il ne permet jamais qu'une seule partie de son corps, pas même un pied, reste à découvert; et si les forces lui manquent pour remettre en ordre ses couvertures, il se montre triste et inquiet jusqu'au moment où quelque main charitable a tout rangé. Plusieurs fois dans la journée quelqu'une des sœurs de la Mission va lui porter un aliment, une potion, un rafraîchissement; il salue et remercie avec respect et une affectueuse reconnaissance; mais jamais un mot, un geste, un regard tant soit peu familier.

Le moment arrive où il doit renoncer à réciter comme toujours ses prières du matin et du soir.

— Je ne puis plus prier, me dit-il; tu vois avec quelle difficulté les mots sortent de mes lèvres; je ne puis plus même dire le *Notre Père* et le *Je vous salue*...

— Eh bien, il faut prier avec le cœur, avec la pensée: le bon Dieu entend très bien ces prières-là.

Et je lui suggère quelques oraisons jaculatoires qu'il répète le long de la journée et pendant la nuit.

Que de leçons de vertu ce sauvage appelé si tard à la foi ne nous a-t-il pas données, à nous qui depuis tant d'années avons promis à Dieu de le servir de toutes nos forces!

Peu de jours avant sa mort j'avais été obligé de m'absenter. Quand je rentre, on me dit qu'il est près de sa fin, et qu'il m'a souvent demandé. Je me hâte d'aller le voir: il n'a plus qu'un

souffle lent et profond; son visage est tout dé-
fait: on dirait presque un cadavre.

Je m'approche et je lui dis:

— *Major*, je suis là; tu ne me connais plus?

Il entr'ouvre les yeux et répond par un simple:
Ah!

— *Major*, dis-je encore d'une voix plus forte,
Jogoua (mon papa), c'est moi *aconareguedo* (ton
fils) qui suis ici...

Il ouvre les yeux, me regarde un instant; il
avance sa main pour prendre la mienne et s'écrie:

— Ah! Père Directeur!

En même temps il fait effort pour se mettre
sur son séant.

Une fois qu'il y a réussi avec notre aide, il
me prend de nouveau la main, la baise respec-
tueusement avec beaucoup d'affection, et répète
d'une voix ferme:

— Ah! Père Directeur, te voilà revenu! comme
je désirais te voir: j'avais peur que tu n'arrives
pas à temps.

Il semble reprendre vie au grand étonnement
de tous; d'une voix plus énergique encore il
ajoute:

— Ainsi, je vais aller en Paradis! je verrai le
bon Dieu, je verrai mes enfants, n'est-ce pas?
Là, je serai content: je ne souffrirai plus; je
n'aurai plus besoin de rien. Le bon Dieu m'ai-
mera, me prendra avec lui, n'est-ce pas vrai?

Et ce disant, il avait le regard fixé sur moi
et me prenait la main.

— Mais certainement, aie pleine confiance.
Dieu est infiniment bon; il ne te refusera rien,
tu posséderas tous les biens. Aie la foi, ne
doute pas.

— Oh! pourquoi me parles-tu ainsi? Je crois
fermement, j'ai toujours cru ainsi; je voulais
seulement te l'entendre répéter encore une fois!
Mais aide-moi, demeure auprès de moi... Je veux
que tu me remettes au bon Dieu à l'heure de
ma mort. Prie pour moi, ne m'oublie jamais...
Rappelle-toi ce que je t'ai demandé, de garder
mes frères, de les aimer... Ils t'aiment bien,
aime-les toujours, toi aussi... fais qu'ils devien-
nent bons... que tous puissent aller au Paradis...
Moi, je vais d'abord, et je prierai pour eux; je
dirai au bon Dieu de donner la foi à ceux qui
ne croient pas encore du fond du cœur.

A ce langage et à l'expression qui les accom-
pagne, j'ai peine à retenir mes larmes. Je me
contiens pourtant pour ne pas le troubler. Mais
je n'oublierai jamais cette scène. Quand j'y
songe, il me semble entendre sa voix et sentir
l'étreinte de sa main glacée.

Ce furent là ses dernières paroles, son dernier
souvenir, ses volontés suprêmes.

Il fait signe qu'il voulait s'étendre de nouveau
sur le lit; mais avant de le faire, il prend de sa
main qui tremble le Crucifix suspendu à son

cou; il le regarde et le baise à plusieurs reprises;
puis il regarde vers moi, me prend la main et la
baise en silence; et il s'assoupit.

Mais quelle éloquence dans ce dernier baiser
au *Crucifix*, au *Missionnaire*!

Le pauvre sauvage, gagné, vaincu par les
bienfaits qui découlent de la Croix, baise l'unique
auteur de tout bien, et se souvient aussi du
Missionnaire qui a tout abandonné et s'est exposé
à tant de dangers pour le lui faire connaître.

Cependant, je vois que le dénouement se pré-
cipite. Je lui suggère des oraisons jaculatoires,
et il fait effort pour me faire voir qu'il a com-
pris, mais il ne peut les répéter. Je porte le
Crucifix à ses lèvres; mais elles sont déjà rigides.

Alors je lui renouvelle l'absolution et la bé-
nédiction papale et recommande son âme à Dieu.

Ses funérailles ont été célébrées avec toute la
solennté possible, et elles ont été une démon-
stration de l'affection et de la vénération qu'on
lui portait. La colonie toute entière l'a accom-
pagné à sa dernière demeure.

J'aurais voulu dire quelques mots en cette
circonstance, l'émotion m'en a empêché. Je me
suis retiré en pleurant, parce que je me voyais
privé de mon plus cher ami, d'une partie de
mon cœur.

Dieu seul connaît mon affection pour ce sau-
vage, pour cette âme si belle, si droite, si fidèle
aux appels de la grâce divine.

Nous avons perdu un puissant auxiliaire ici-
bas, mais nous avons acquis un soutien là-haut.
Il sera le protecteur de la Colonie, il priera pour
nous; il priera pour ces autres infortunés *Borors*
qui errent encore dans les forêts inhospitalières,
esclaves de Satan, et qui attendent le moment
où la lumière brillera à leurs yeux, le moment
où retentira pour eux l'hymne angélique: *Gloria
in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonae
voluntatis...*

TRÉSOR SPIRITUEL.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être con-
fessés et avoir dévotement communiqué, visiteront
quelque église ou chapelle publique, de même que
ceux qui, vivant en communauté, visiteront leur
Oratoire, et y prieront aux intentions du Souverain
Pontife, peuvent gagner l'INDULGENCE PLÉNIÈRE:

en Novembre: le 21, la Présentation de la Ste Vierge;
le 22, Ste Cécile;
en Décembre: le 8, l'Immaculée Conception; le 25,
la Noël.

De plus, toutes les fois qu'ils réciteront cinq
Pater, *Ave* et *Gloria* aux intentions du Souverain
Pontife, ils gagneront toutes les Indulgences des
Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem
et de S. Jacques de Compostelle.

VIE DU VÉNÉRABLE JEAN BOSCO

Par l'abbé J. B. LEMOYNE

— PRÊTRE SALÉSIEN —

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE VII (suite).

Nous avons déjà vu plus haut que les gens des *Moulins* avaient vu un danger public dans la promptitude des enfants à obéir à Don Bosco : les séditions qui éclataient à ce moment en divers points de la péninsule firent naître la même crainte ridicule dans certaines têtes vides. On se basait même sur le fait que plusieurs de ces enfants qui étaient devenus des modèles de piété et de bonne conduite avaient autrefois passé par la prison.

Ces sottises vont jusqu'aux autorités qui s'en émeuvent. Le Marquis de Cavour, père du célèbre homme d'État, était Vicaire, c'est à dire préfet de Turin. Déjà quelque temps avant, à la vue de Don Bosco assis dans un terrain vague, au milieu d'un groupe de jeunes gens, qu'il tâchait de catéchiser quelque peu, il avait demandé :

— Qu'est-ce donc que ce prêtre au milieu de ces garnements ?

— C'est Don Bosco !

— Ah ! c'est lui ! Eh bien, s'il n'est pas fou, il est digne d'être conduit au Sénat : ce qui voulait dire dans la prison du palais appelé le *Sénat*.

Avec de telles préventions en tête, il ne tarde pas sur les dénonciations qui lui parviennent à faire appeler Don Bosco ; il lui fait part des plaintes qu'il a reçues et dit comme conclusion :

« Mon brave ami, croyez-moi : laissez tranquilles tous ces vauriens ; ils ne feront que vous donner du fil à retordre à vous et aux autorités. J'ai la certitude que ces réunions sont dangereuses et en conséquence je ne puis les tolérer davantage ».

Le Serviteur de Dieu lui expose alors le but de l'Oratoire ; mais c'est peine perdue. Le Marquis le menace de le faire mettre en prison : mais Don Bosco ne perd ni son calme ni son sourire habituel. Cette noble résistance vexa le magistrat qui lui dit d'un ton irrité :

— « Tout cela est un désordre que je veux et dois empêcher. Vous ne savez pas que les rassemblements sont interdits sans l'autorisation légale ? »

— « Les rassemblements que je tiens n'ont aucun but politique ; j'enseigne le catéchisme à de pauvres enfants, et j'y suis autorisé par l'Archevêque. »

— « L'Archevêque sait ce qui se passe ? »

— « Il le sait parfaitement ; je n'ai jamais fait un pas sans son assentiment. »

— « Et s'il vous disait de renoncer à cette ridicule entreprise, feriez-vous quelque difficulté ? »

— « Pas le moins du monde. J'ai commencé mon œuvre et je l'ai toujours continuée en parfait accord avec mon Supérieur ecclésiastique ; il n'a qu'à dire un mot, je suis à ses ordres... »

En sortant de l'Hôtel de Ville, le Vénérable espérait qu'il aurait pu tout au moins passer quelque temps en paix avec ses enfants ; mais à son immense chagrin, il trouve à la maison une lettre des frères Ililippi qui le congédiaient du pré qu'il avait loué pour l'année entière. « Les enfants, lui disait-on, finiront par détruire l'herbe jusqu'aux racines par leur piétinement continu. Nous vous faisons grâce même du terme échu, pourvu que dans la quinzaine vous abandonniez le pré. »

N'était-ce pas l'effet d'une conjuration habilement ourdie ? Non, c'étaient des épreuves que le bon Dieu envoyait à son Serviteur pour mieux faire ressortir son intervention dans l'œuvre dont il l'avait chargé.

Le jour même, Don Bosco racontait à l'Archevêque son entretien avec le Marquis de Cavour, et en recevait des paroles d'encouragement. Il allait aussi trouver le Comte de Collegno qui lui promettait son appui.

De son côté le Marquis de Cavour voyait l'Archevêque, en apprenait que réellement Don Bosco agissait avec son approbation et qu'elle ne lui serait point retirée. Mais obstiné dans son idée, il fait entendre qu'il veut réglementer les rassemblements de Valdocco ; et à Don Bosco qui se présente une seconde fois, il déclare qu'il ne faut admettre qu'un nombre restreint d'enfants, qu'on ne doit plus faire de promenades en corps, et que les grands doivent être écartés comme des sujets dangereux.

Et la police se met à veiller. Le Dimanche, dès le matin, des agents et des gendarmes font la

ronde autour du pré; ils regardent par-dessus la haie pendant les confessions; ils suivent à brève distance quand on va à la messe ou à la promenade. Le Serviteur de Dieu souriait de voir qu'il était accompagné comme un prince par cette escorte; et il disait plus tard que cette circonstance et quelques autres rendaient cette époque de l'Oratoire la plus romantique.

En songe cependant il continuait à avoir de consolantes visions qu'il a racontées dès les premiers temps à Don Rua et à d'autres. Tantôt c'était une grande maison avec une église en tout semblable à l'église actuelle de S. François de Sales, avec cette inscription sur le fronton: *HÆC EST DOMUS MEA; INDE GLORIA MEA*. Il y voyait entrer et sortir des enfants, des abbés, des prêtres. Tantôt à ce spectacle et au même endroit en succédait un autre: il voyait la maison Pinardi et tout autour un portique, une église, ainsi qu'un nombre considérable d'ecclésiastiques et d'enfants.

— Mais la chose n'est pas possible, se disait-il en lui-même: cette maison n'est pas ce qu'il nous faut. J'ai peur d'être le jouet d'une illusion diabolique.

Alors il entendit distinctement une voix qui lui disait:

— Ne sais-tu donc pas que le Seigneur peut enrichir son peuple avec les dépouilles des Égyptiens?

Et de fait le songe qu'il avait eu à l'Institut ecclésiastique était près de se réaliser. L'Oratoire devait franchir trois étapes avant d'arriver au terme. La première avait été au Refuge; la seconde aux Moulins; la maison Moretta et le pré attenants étaient la troisième. Donc, on approchait du terme.

CHAPITRE VIII.

LE DERNIER JOUR DANS LE PRÉ.

Don Bosco passe pour déséquilibré — Les larmes d'un ami sincère — Fermes déclarations de Don Bosco — Qui est-ce qui est conduit à l'Hospice des aliénés? — L'abandon — « Laissez-le faire! » — Un secret — Tout le monde parle de Don Bosco — Le Dimanche des Rameaux de 1846 — Un pèlerinage à la Madone de Campagne — Qui donc a sonné les cloches? — Un nouveau refus: tristesse et larmes — Le ciel redevient serein — Le hangar de chez Pinardi — Enthousiasme des enfants — La prière de la reconnaissance.

Le bruit s'était répandu des difficultés qui s'élevaient contre l'œuvre de Don Bosco. Alors plusieurs de ses amis, au lieu de la soutenir de leurs encouragements, essayaient de le dissuader de continuer.

Il ne peut se séparer de ses enfants; il cherche toujours à en augmenter le nombre; il s'exhibe avec eux par les rues de la ville; il en parle en tout temps et à tout venant: c'est une véritable monomanie.

Plusieurs de ses anciens condisciples du Séminaire ou de l'Institut se décident à lui conseiller de modifier ses méthodes d'apostolat.

— Tu le vois bien: tu compromets la dignité sacerdotale!

— Comment cela?

— Par tes étrangetés; tu t'abaisse à prendre part à leurs jeux; tu leur permets de t'accompagner en poussant des cris irrévérencieux: ça ne s'est jamais vu à Turin: c'est absolument contraire aux traditions d'un clergé grave et réservé comme le nôtre.

Et comme Don Bosco, sans perdre le temps à discuter, ne donnait guère à entendre qu'il était convaincu, ils ajoutaient entre eux:

— Il a le cerveau dérangé; il déraisonne!

Il y eut même Don Borel, cet ami si dévoué, qui en présence d'un autre aumônier du Refuge, lui dit un jour:

— Mon cher Don Bosco, pour ne pas nous exposer à tout perdre, sauvons au moins une partie. Attendons des temps meilleurs: il vaut mieux congédier les grands et ne garder qu'une vingtaine des plus jeunes. Sans faire de bruit, nous nous occuperons de ce petit noyau. Le bon Dieu nous montrera la route en nous procurant les moyens et le local.

Alors, en homme qui est sûr de son fait, le Serviteur de Dieu lui répond:

— Vous n'y êtes pas, mais pas du tout! Le bon Dieu a daigné commencer l'œuvre, c'est à Lui de la parfaire. Vous savez aussi bien que moi la peine que nous avons eue à retirer du mauvais chemin un si grand nombre d'enfants, et vous voyez leur bonne volonté. Je suis donc d'avis qu'il ne convient pas de les abandonner de nouveau à eux-mêmes et aux dangers du monde, au grand détriment de leurs âmes.

— Et en attendant, où les réunirez-vous?

— A l'Oratoire.

— Mais où est cet Oratoire?

— Je le vois déjà construit: l'église, la maison, l'enclos destiné aux récréations. Tout cela, je le vois.

— Où cela se trouve-t-il donc?

— Je ne peux pas encore dire où cela se trouve; mais c'est une réalité qui nous attend.

A cette réplique, Don Borel est douloureusement ému, comme il le racontait plus tard à plusieurs d'entre nous. Un tel langage était l'indice certain que son saint ami avait perdu la tête et il s'écrie:

— Ah! mon pauvre Don Bosco! c'est donc bien vrai, vous avez le cerveau dérangé!

Alors ne pouvant plus supporter l'immense douleur qu'il éprouve, il embrasse Don Bosco et s'éloigne tout en larmes, et l'autre prêtre de s'en aller aussi en disant avec compassion: Pauvre Don Bosco!

Ce fut bientôt le tour d'autres graves ecclésiastiques du clergé de Turin à venir le conseiller pour essayer de le guérir de sa manie. Il les reçoit avec le plus grand respect, et eux lui exposent tout le bien qu'il pourrait faire s'il prêchait des missions, s'il se mettait comme vicaire dans quelque paroisse de la ville, ou se consacrait tout entier aux œuvres de la Marquise de Barolo. Le silence avec lequel il les écoute leur fait croire un moment qu'il est gagné à leurs idées, et ils ajoutent:

— A quoi bon s'obstiner? Vous ne devez pas prétendre l'impossible: la divine Providence semble elle-même indiquer assez clairement qu'elle n'approuve pas l'œuvre que vous avez entreprise. C'est un sacrifice sans doute, mais il faut le faire: renvoyez donc ces enfants.

— La divine Providence? vous dites, s'écrie alors Don Bosco en levant les mains au ciel, en même temps que son regard brillait d'un éclat extraordinaire. — La divine Providence! Ah, vous vous trompez de beaucoup. Ne me croyez pas dans l'impossibilité de continuer l'Oratoire. La divine Providence m'a envoyé ces enfants et je n'en renverrai pas un seul; je vous en donne ma parole. J'ai une certitude invincible que la divine Providence me fournira tout ce qui leur est nécessaire. Je vous dirai même que les moyens sont déjà tout prêts. On refuse de me louer un local, eh bien, j'en construirai un avec l'aide de la Ste Vierge. Oui, nous aurons de vastes bâtiments avec classes et dortoirs assez amples pour recevoir autant d'enfants qu'il s'en présentera; nous aurons des ateliers, où ces enfants apprendront un métier selon leur goût; pour les récréations, une grande cour entourée de portiques; enfin une église splendide; en outre, des abbés, des surveillants, des chefs d'atelier, des professeurs attentifs à tous nos ordres, ainsi qu'un grand nombre de prêtres qui instruiront les enfants et auront un soin tout particulier de ceux qui manifesteront la vocation religieuse.

A cette réponse inattendue, ces ecclésiastiques n'en pouvaient croire leurs oreilles; ils lui demandent:

— Vous comptez donc fonder une nouvelle communauté religieuse?

— Et si j'avais cette idée?

— Quel costume imposerez-vous à vos religieux?

— La vertu! répond Don Bosco qui ne veut pas entrer dans des détails.

Mais eux, revenus de leur surprise, insistent

encore pour savoir quel serait le costume de ces nouveaux religieux.

— Je veux, réplique Don Bosco, qu'ils aillent tous en bras de chemise, comme des manœuvres!

Des éclats de rire et des plaisanteries accueillent cette repartie. Don Bosco laisse passer l'accès d'hilarité, puis il reprend en souriant:

— Est-ce que j'ai dit par hasard une absurdité? Vous ne savez donc pas que cette expression aller en bras de chemise veut dire être pauvre, et qu'une société religieuse ne peut subsister sans la pauvreté?

— Oui, oui, c'est compris! disent-ils en prenant congé. Et une fois sortis, ils sont d'accord pour déclarer qu'il n'est plus dans son état normal.

Don Bosco tenait ce langage, parce qu'il était sûr de l'avenir. Il avait raconté ses songes à Don Cafasso et demandé conseil. Le saint prêtre lui avait répondu:

— Continuez en toute sûreté de conscience à tenir compte de ces songes, parce qu'à mon avis, c'est pour la plus grande gloire de Dieu et pour le bien des âmes.

A Turin cependant l'opinion s'accrédite toujours plus que l'ami des enfants est atteint de folie ou menace de l'être. Ses véritables amis s'en affligent; les indifférents et les envieux s'en réjouissent; et tous, même ses plus intimes, se tiennent à l'écart.

Dans cet état de choses, il sembla prudent à quelques messieurs de l'Archevêché de déléguer une personne prudente pour examiner sans en avoir l'air le Serviteur de Dieu. Qui sait? Si on voyait se passer en public des scènes peu honorables pour la dignité sacerdotale! Le délégué va au Refuge, et après un long préambule il se met à parler de l'Oratoire et de sa grande utilité. Don Bosco lui répond avec enthousiasme, et lui en décrit les prodigieux développements à venir.

Le délégué fait sa relation et la conclut en ces termes: Il radote; il est halluciné par son idée fixe, celle de posséder ce qu'il n'a pas et qu'il n'aura jamais!

Malgré ce jugement, on ne savait que faire, étant donné surtout que le Vicaire Général Ravina, un ami du Vénérable n'aurait pas permis qu'on prenne une décision à la précipitée.

Mais ce que l'Archevêché ne veut pas faire, d'autres s'en chargent par esprit de charité. A l'issue d'une réunion tenue pour une conférence théologique, on se communique les nouvelles du jour et l'on parle enfin de Don Bosco: «Le malheureux, dit-on, a des idées fixes qui finiront par la folie; peut-être pourrait-on encore venir à bout d'un mal qui ne fait que commencer. Si on pouvait conjurer ce malheur! Le mieux, c'est de le conduire à l'hospice des aliénés, où l'on

fera pour lui tout ce que la science et la charité peuvent suggérer. »

L'Évangile nous dit aussi de Jésus: « Il était tellement entouré par la foule qu'il n'avait même pas le temps de prendre de la nourriture. En l'apprenant, les siens vinrent pour le chercher, car ils disaient: Il a perdu la têtelle » (1)

Le directeur de la maison d'aliénés est donc prévenu: on retient une place pour Don Bosco. Deux prêtres qui lui sont très affectionnés: le curé de S. Augustin, Don Ponzati, et le jeune Don Louis Nasi, que nous avons nommé plus haut (2), prennent sur eux d'accomplir cette mission avec tous les égards possibles.

On vient au petit Hospice où logeait Don Bosco, et après les salutations d'usage, on parle de l'Oratoire.

Don Bosco ne fait aucune difficulté de leur parler de ses projets, de ses plans, comme s'il avait eu déjà toutes choses devant les yeux.

Les deux ecclésiastiques échangent un signe d'intelligence, et d'un ton de commisération, ils disent tout bas:

— Ce n'est que trop vrai!

Mais leur visite inattendue, leur insistance à l'interroger, cette mystérieuse exclamation, tout cela fait comprendre à Don Bosco qu'eux aussi le regardent comme un déséquilibré. Il rit tout bas et attend la fin de cette comédie.

Or, voilà que ses interlocuteurs l'engagent à sortir avec eux.

— Une promenade au grand air te ferait du bien, cher ami, lui dit le Curé de S. Augustin: si tu venais avec nous; nous avons justement en bas la voiture qui nous attend.

Le Vénérable voit venir le coup, mais il feint de ne pas comprendre; il accepte l'invitation et descend avec eux jusqu'à la voiture: on l'invite à monter le premier.

— Oh! je n'en ferai rien; ce serait un manque de respect de ma part: à vous autres d'abord, je vous en prie.

Les deux ecclésiastiques montent sans défiance, persuadés que Don Bosco va les suivre; mais à peine sont-ils dedans qu'il ferme la portière et dit au cocher:

— En route pour l'établissement!

Le cocher donne un bon coup de fouet au cheval qui part au galop. Il ne prête nulle attention aux cris désespérés des deux voyageurs; il est bientôt à l'Asile qui était près du Refuge. Le portail était grand ouvert: il y entre à la course. Le concierge referme aussitôt, et les infirmiers qui étaient prévenus entourent la voiture et ouvrent les portières. On leur avait annoncé un prêtre, ils en voient sortir deux qui

suffoquent de colère et déclarent n'être ni l'un ni l'autre celui qui était attendu.

Les infirmiers, qui ne peuvent découvrir où est la vérité, s'emparent des deux nouveaux venus avec des égards, mais sans faiblesse, et les conduisent dans un appartement du premier étage. Les malheureux veulent voir le médecin: il est absent; l'aumônier: il est à table.

Mais eux aussi étaient attendus pour dîner, et jamais de leur vie ils ne s'étaient trouvés en pareil embarras. Enfin, à force de prières, arrive l'aumônier, qui rit de bon cœur de leur mésaventure et les fait mettre en liberté.

Et Don Bosco? Il laisse dire, et en attendant que ses détracteurs soient las de parler, il continue tout seul sa mission bienfaisante.

Depuis plusieurs dimanches il avait été abandonné de quelques prêtres qui avaient entrepris de l'aider; il ne voulait pas se rendre à leurs avis ni modifier ses méthodes. Il pouvait cependant à peine se tenir debout et on le laissait seul avec 400 enfants!

Il faut dire pourtant, à l'honneur de la vérité, que tout le monde ne l'abandonne pas dans ces conjonctures douloureuses. L'archevêque, Mgr Frausoni, ne cesse de le soutenir et de l'encourager à continuer activement l'œuvre entreprise. On doit estimer un grand bonheur qu'il y ait eu à alors à la tête du Diocèse un Prélat qui savait si bien comprendre les voies de Dieu et qui était si bien disposé envers Don Bosco et son Oratoire; sinon un miracle seul pouvait sauver l'entreprise.

Don Cafasso le soutenait de ses aumônes. Il lui disait bien parfois de ne rien précipiter et de laisser agir les événements, car il ne se rendait pas compte de l'étendue de ses desseins; mais en même temps toutes les fois qu'on venait le prier d'user de son autorité pour modérer un zèle indiscret, il écoutait en souriant, puis répondait d'un ton grave et avec un accent presque prophétique:

— *Laissez-le faire! croyez-moi. Laissez-le faire!*

Don Borel était toujours disposé à l'aider; mais pour le moment il regardait faire en silence, plein de compassion pour cet ami que le travail et les souffrances avaient épuisé; le Serviteur de Dieu, pour calmer ses craintes, lui révélait sous le secret le plus absolu, la vision où le bon Dieu et la Ste Vierge lui avaient montré que *les prés du Valdocco seraient le berceau d'une nouvelle Société religieuse qu'il avait l'intention d'établir.*

En ville aussi on parlait beaucoup de Don Bosco. Quand il parcourait les rues à la tête de ses enfants, la population se mettait aux fenêtres, aux balcons, sur le seuil des portes, pour se payer ce spectacle: les uns le regardaient comme un grand saint, les autres comme un

(1) Voir S. Marc. III, 31.

(2) Voir *Bulletin Salésien* Mai-Juin 1917, p. 68, note.

nduire mes
ns crainte;

antage; le
s enfants,

iel! Nous
ne église
l'espace
maison
ntrait

tout
oris.

à à
el-

r-

s congédier:

ncore Dimanche prochain, et nous

ue la Providence aura décidé.

mée fut une des plus tristes pour le

se Dieu. Il devait indiquer l'endroit

chaine réunion aurait lieu, et malgré

s démarches il n'avait rien pu trouver.

t faire? Il songe mettre à l'épreuve la

des enfants dont plusieurs étaient de

r confessé un grand nombre, il les groupe

de lui et leur annonce qu'on ira assister

esse à l'église des Capucins de la Madone

apagne qui se trouve à trois kilomètres

de Valdocco.

est un pèlerinage de dévotion que nous

aire, pour demander à la Ste-Vierge de

re trouver bientôt un autre endroit

Oratoire.

proposition est accueillie avec joie. Le

la route, on récite le chapelet et on

enades, il arrivait
t malgré ses pro-
co sur leurs bras
comme les anciens
s écussons pour leurs
l suffisait d'un mot,
a simple regard même,
us de 400 enfants. Un
récréation battait son
r indiquer qu'il avait un
aussitôt qui interrompent
t se ranger autour de lui
gendarme, témoin de cette
écher de dire:
était un général, il pourrait
es troupes les plus aguerries,
de vaincre!

lant au 5 avril 1846, Dimanche
était pour la dernière fois que
vait avoir l'usage du pré. Le Di-
ant, il avait dit aux enfants au
s congédier:

ncore Dimanche prochain, et nous
ue la Providence aura décidé.

mée fut une des plus tristes pour le
se Dieu. Il devait indiquer l'endroit
chaine réunion aurait lieu, et malgré
s démarches il n'avait rien pu trouver.
t faire? Il songe mettre à l'épreuve la
des enfants dont plusieurs étaient de
r confessé un grand nombre, il les groupe
de lui et leur annonce qu'on ira assister
esse à l'église des Capucins de la Madone
apagne qui se trouve à trois kilomètres
de Valdocco.

est un pèlerinage de dévotion que nous
aire, pour demander à la Ste-Vierge de
re trouver bientôt un autre endroit
Oratoire.

proposition est accueillie avec joie. Le
la route, on récite le chapelet et on
divers cantiques. Quand on est arrivé à
qui de la route conduit au couvent, voilà
surprise générale les cloches de l'église
t à toute volée.

disons: à la surprise générale, car on
enu déjà plusieurs fois, et jamais on
été accueilli avec tant d'éclat. Aussi
n s'est-elle accréditée que les cloches
sonné toutes seules: ce qui est certain,
e le gardien d'alors, le P. Fulgence de
gnole, confesseur du Roi Charles-Albert, a
que ni lui ni aucun autre du couvent
ordonné cette démonstration, et on
a jamais à savoir, malgré de sérieuses
es, qui était celui qui avait sonné.

s la Messe, le P. Gardien faisait servir à
er dans le jardin du couvent; le Serviteur

de Dieu parle à ses enfants et les compare à de
pauvres petits oiseaux dont le nid a été jeté à
terre, il les exhorte à prier la Ste-Vierge de leur
en trouver un autre plus solide; les enfants font
de tout cœur la prière demandée, et ce n'est
pas en vain.

Ils vont ensuite chez eux pour revenir l'après-
midi dans le pré. A l'heure fixée, il y a le caté-
chisme avec chants et sermon, tout comme les
autres fois, et on se remet ensuite aux jeux ha-
bituels. Mais la gaité des enfants s'éteint à la
vue de l'air triste et abattu de celui qui d'habi-
tude les animait au jeu. Le pauvre Don Bosco!
Il était retourné l'après-midi chez les Filippi,
et il n'avait pu obtenir qu'ils reviennent sur
la décision déjà prise. A bout de forces, mé-
connu, en butte à l'opposition et aux railleries,
il n'avait plus un pouce de terrain, sur lequel
il puisse réunir ses enfants.

« Le soir de ce jour — a raconté le Vénérable
— je m'étais mis à contempler la foule d'enfants
qui prenaient leurs ébats. Quelle abondante
moisson se prépare là pour le saint ministère!
Mais j'étais seul, à bout de forces, et je ne savais
où il me serait possible de les réunir encore. Je
m'étais retiré à l'écart, j'allais et venais tout
seul, et pour la première fois peut-être je me
suis senti ému jusqu'aux larmes. Tout en mar-
chant ainsi au hasard, je lève les yeux au ciel
et je dis:

» — Mon Dieu, pourquoi ne me montrez-vous
pas l'endroit où vous voulez que je recueille ces
enfants? Faites-le-moi donc connaître, ou bien
dites-moi ce que je dois faire. »

C'était la prière de la douleur et de l'espérance.
Dieu allait donner à l'Oratoire une demeure
fixe et assurée; mais il voulait auparavant que
le Fondateur éprouve la douleur de l'aban-
donnement; car c'est une règle de la Providence
de compenser les grands sacrifices par les dons
les plus signalés. Il faut bien dire pourtant que
même dans ce moment d'angoisse Don Bosco
ne perdit jamais confiance, et on peut lui appli-
quer les paroles que S. Paul a dites d'Abraham:
Contra spem in spem credidit, ut fieret pater mul-
tarum gentium, il crut en l'espérance contre l'hu-
maine espérance, et il mérita de devenir le père
d'une nombreuse génération, selon ce qui a été
dit (1).

A peine Don Bosco avait-il achevé sa pri-
ère qu'on voyait arriver dans le pré un ce-
Panerace Soave, un bègue qui avait du
se faire comprendre; il aborde Don F.
lui dit:

— Est-ce que vous cherchez à
atelier?

— Ce n'est pas un atelier, ma-

(1) Epître aux Romains IV, 18.

— Je ne sais pas, dit le brave homme, la différence qu'il y a entre ces deux choses (1); mais pour l'endroit, il existe. C'est la propriété de M. François Pinardi, un excellent homme qui a l'intention de vous le louer. Venez donc voir; vous ferez une bonne affaire.

Le ciel se rassérénait.

Juste à ce moment arrivait Don Merla, un prêtre fort dévoué qui plusieurs fois s'était mis à la disposition de Don Bosco. Il accepte de rester un moment au milieu des enfants.

Panrace conduit Don Bosco vers une maison composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier, auquel on accédait par un escalier en bois vermoulu: c'était tout-à-fait ce qu'il était déjà allé voir sur les indications du songe.

Don Bosco se disposait à monter l'escalier, mais le propriétaire et Panrace lui disent que ce qu'on lui propose est sur l'arrière.

On lui fait voir un long hangar fermé, avec une toiture si fortement inclinée que d'un côté elle s'arrête à peine à un mètre au-dessus du sol. De plus, cette toiture était en mauvais état; à l'intérieur, pas d'autre parquet que la terre nue. Ce hangar avait d'abord servi pour une fabrique de chapeaux, puis pour entrepôt à des lessiveuses qui avaient leur lavoir tout près de là; mais ce n'était plus alors qu'un refuge pour les rats et les chauves-souris. Don Bosco y entre avec précaution pour ne pas se fendre la tête.

— C'est trop bas, ça ne fait pas mon affaire, dit le Vénérable.

— Je ferai tout mettre en état, répond gentiment Pinardi. Je vais faire creuser le sol, on y mettra un escalier, on y fera le parquet, tout comme vous le désirez; je tiens à ce que vous ayez ici votre atelier.

— Ce n'est pas un atelier que je veux avoir ici, mais un Oratoire, c'est-à-dire une petite église où je réunirai les enfants.

— J'aime encore mieux ça. Je suis un peu chanteur: je mettrai ici deux chaises, une pour moi et l'autre pour ma femme. A la maison, il y en a deux; je la mettrai ici comme ornement. Tu vas, va pour l'Oratoire.

— De votre obligeance et des offres que vous faites; si vous pouvez creuser d'au moins cinquante centimètres), nous sommes contents.

— Combien en demandez-vous? — Dix francs par an; on m'en offre six. — Je vous donne la préférence, mais laissez-le lui donner une destination d'usage d'atelier public.

(1) La différence dit en italien.

et de ce que le mot atelier se dit en italien et ce brave homme ne savait pas que Oratorio (Oratoire) de cet autre.

dimanche prochain je pourrai y coiffer les enfants.

— Vous pouvez y compter; venez samedi dimanche tout sera prêt.

Don Bosco n'en demande pas davantage: cœur tout à la joie, il retourne vers les enfants et leur dit:

— Vive la joie, mes amis, vive la joie! nous avons trouvé l'Oratoire. Nous aurons un lieu avec sacristie, des salles de classe, de la place pour courir et jouer. C'est là-bas, à la maison Pinardi. — Et en même temps il leur n'indiquait l'endroit qui de là se voyait très bien.

A ces mots, les enfants restent d'abord interdits, les uns pour n'avoir pas bien compris les autres par l'excès de la joie, et ils se regardent l'un l'autre. « Mais au bout de quelques instants, nous ont attesté quelques vivants, nous ne nous possédions plus de bonheur. Nous nous sommes débandés, l'un se met à courir comme un fou, un autre à danser, celui-ci à faire des cabrioles, celui-là lance sa casquette en l'air, d'autres crient ou battent des mains. C'était un bouleversement général. Les parents, sants, à la vue de toutes ces extravagances, ne savaient à quoi s'en tenir. Don Merla riait de tout cœur, et Don Bosco pleurait de joie. Ce fut un moment de commotion, et même d'enthousiasme indescriptible, une scène à transmettre à la postérité. C'est ainsi que la bonté divine, l'intercession de la Vierge Immaculée nous faisaient passer d'une tristesse noire à une joie enchantée. »

Quand les enfants ont donné libre cours à leur joie, Don Bosco les rassemble pour leur faire remarquer l'heureuse issue de leur pèlerinage du matin, et il les engage à réciter un chapelet en reconnaissance à leur céleste bienfaitrice qui les a si aimablement exaucés dans la journée même.

CHAPITRE IX.

Les Pâques de 1846 et l'inauguration du nouvel Oratoire. — Les songes se réalisent! — Progrès consolants. — Générosité de plusieurs Coopérateurs et Bienfaiteurs. — Ce qu'on faisait aux réunions. — Les adieux le soir. — Une prophétie. — Nouvelles injonctions du Marquis de Cavour. — Les adjoints en séance extraordinaire. — Le Roi Charles-Albert empêche la fermeture de l'Oratoire. — Obstination du Marquis de Cavour. — Edifiante conquête des agents de ville. — Prudence du Serviteur de Dieu. — Le Marquis de Cavour devient un bienfaiteur de l'Oratoire. — Respect de Don Bosco envers les autorités.

Le brave Pinardi avait promis que tout serait prêt pour le Dimanche suivant et il tenait pa-

role. On peut dire sans exagération qu'on fit en une semaine le travail d'un mois.

Don Bosco se munit de l'autorisation de l'Archevêque et le 12 Avril 1846, jour de Pâques, il fait transporter au nouveau local tous les objets du culte, y compris un petit tableau de S. François de Sales.

Une fois tout en ordre, il bénit la nouvelle chapelle en l'honneur de S. François de Sales et y célèbre la Ste Messe à laquelle assistent beaucoup d'enfants, plusieurs personnes de la ville et des gens du voisinage.

L'Archevêque, en signe de satisfaction et de haute bienveillance, lui confirmait à nouveau les pouvoirs déjà accordés à son Oratoire, pour la célébration de la Ste Messe, le salut, l'administration des sacrements, la prédication ordinaire, celle des triduum, neuvaines et retraites, et pour la Communion pascale.

Le hangar adapté pour chapelle n'avait rien de somptueux: c'était une salle longue de quinze à seize mètres et large de cinq à six, mais d'une hauteur plus que médiocre. Ainsi, lorsque Mgr Franson y venait pour la confirmation ou pour quelque autre circonstance, il était obligé, s'il montait en chaire, de tenir la tête baissée pour ne pas heurter les traverses avec sa tête.

C'était la seconde chapelle de l'Oratoire: elle devait servir au culte divin pendant environ six ans! Mais les songes s'étaient réalisés: après la troisième halte, on s'était établi dans l'endroit que la Vierge Marie dans sa bonté avait préparé.

On était donc à demeure fixe, on avait l'Archevêque avec soi, les grandes fêtes étaient célébrées avec solennité, des âmes généreuses envoyaient des offrandes; les exécutions musicales gagnaient chaque semaine en perfection, les jeux les plus variés étaient introduits par l'ingéniosité et surtout par le cœur de Don Bosco; aussi le nombre des enfants augmentait rapidement. Il eut bientôt dépassé les sept cents; à la chapelle et dans la sacristie il n'y avait pas un recoin d'inoccupé, et un grand nombre d'enfants restaient devant la porte d'entrée. Plusieurs ecclésiastiques qui s'étaient éloignés par découragement, étaient revenus prêter leur aide à Don Bosco.

Il s'est rencontré en outre dès cette époque d'autres généreux concours. « Parmi nos bienfaiteurs de la première heure, écrit Don Bosco, il faut citer un quincaillier nommé Gagliardi, qui avait son magasin en face de la Basilique de Saint-Maurice: il ne pouvait nous donner de l'argent, car il avait juste le nécessaire; mais il venait à l'Oratoire s'occuper des enfants, et il intéressait en notre faveur des personnes plus aisées; puis M. Montuardi qui pendant deux ans environ versait à Don Borel une allocation

mensuelle de 30 francs, et le généreux banquier Cotta. Ces mêmes bienfaiteurs et quelques autres se donnaient également le souci de chercher de bons employeurs pour ceux de nos enfants qui ne savaient pas où aller travailler. »

De cette sorte, l'Oratoire prenait en peu de temps une allure des plus consolantes. « A partir de ce moment, l'assiduité est devenue plus ponctuelle et les enfants ont été mieux assistés. Il y a quelque chose de prodigieux dans l'obéissance de cette foule d'enfants qui peu auparavant m'était absolument inconnue, et qui pour la plupart étaient littéralement *sicut equus et mulus quibus non est intellectus* (1). Il convient pourtant de dire qu'au milieu de cette ignorance j'ai eu l'occasion d'admirer un grand respect pour ce qui touche à l'église, pour le clergé, ainsi que la meilleure bonne volonté de s'instruire des dogmes et des préceptes de la religion. »

On procédait avec eux dès cette époque à peu près comme maintenant.

Les jours de fête, l'église était ouverte de bonne heure pour les confessions qui duraient jusqu'au moment de la messe; celle-ci en principe était fixée à huit heures, mais souvent elle était remise à neuf heures et même plus tard, parce que le pauvre Don Bosco devait, comme on dit, chanter et porter la croix; les autres prêtres qui l'aidaient étaient le dimanche matin occupés dans leurs églises.

Pendant la messe, quelqu'un des plus sérieux était chargé de la surveillance, un autre avait la récitation des prières et la préparation à la sainte communion.

Après la Ste Messe, Don Bosco déposait les ornements sacrés et faisait une petite instruction. Dans les commencements, il expliquait l'Evangile; puis il se mit à exposer l'Histoire Sainte et l'Histoire ecclésiastique, et il continua ainsi pendant 20 ans.

A la sortie de l'église, il y avait récréation suivie de la classe de lecture et de chant, ce qui durait jusqu'à midi.

A une heure, reprise des jeux: boules, échasses, fusils et sabres de bois, et autres exercices d'adresse ou de gymnastique.

A deux heures et demie, on allait à la chapelle pour le catéchisme; ensuite, la récitation du chapelet. Plus tard, on prit l'habitude de chanter l'*Ave Maris Stella*, puis le *Magnificat*, le *Dixit Dominus* et les autres psaumes avec leurs antiennes; et au bout d'un an, les enfants étaient à même de chanter les Vêpres de la Ste-Vierge. Ces chants étaient suivis d'une instruction, du chant des Litanies de la Sainte-Vierge et de la Bénédiction du T. S. Sacrement.

(1) Comme le cheval et le mulet qui sont privés d'intelligence. Ps. XXXI, 11.

Une fois terminées les cérémonies de l'église, il y avait des répétitions spéciales pour les adultes qui ne savaient pas encore leurs prières ou n'avaient pas fait leur première communion; leçons de chant et de musique pour ceux qui avaient une belle voix, et cours de lecture pour les illettrés. Pendant ce temps, les autres passaient joyeusement leur temps à courir et à sauter.

La récréation n'était pas pour le Vénérable un temps de repos: c'était au contraire le moment où il était le plus affairé. Il veillait surtout à ce que personne ne se fasse du mal, et il allait de l'un à l'autre, inspirant à chacun quelque bonne pensée: aussi le samedi et le dimanche une foule d'enfants assiégeait-elle son confessionnal avec une dévotion édifiante.

Une scène touchante se produisait à la tombée de la nuit, au moment où se fermait l'Oratoire. Il semblait qu'un aimant puissant retenait les enfants auprès de Don Bosco. Chacun d'eux lui avait cent fois souhaité le bon soir, et pourtant ils ne savaient pas se décider à partir. Il avait beau leur dire: Allez-vous-en, mes amis, il est tard et vos parents vous attendent! c'était inutile. Souvent ils se réunissaient à la chapelle ou se groupaient dans la cour si le temps était beau; on récitait l'*Angelus* et les prières du soir; puis on lui faisait escorte; les plus grands lui faisaient un trône de leurs bras et l'obligeaient à s'y asseoir, les autres l'entouraient, et l'on se rendait ainsi en chantant jusqu'au *Rond Point* du Cours Valdocco. Alors Don Bosco descendait de son trône, on chantait solennellement le couplet:

*Loué soit toujours
Le nom de Jésus et de Marie;
Et toujours soit loué
Le nom de Jésus incarné!*

après quoi, au milieu d'un grand silence, Don Bosco leur souhaitait à tous bonne nuit et bonne semaine; et tous de répondre: de toute la force de leurs poumons: *Bonne nuit! Vive Don Bosco!* Enfin, tandis que la foule s'en allait à la maison, quelques-uns des plus grands restaient encore pour reconduire chez lui Don Bosco qui parfois était plus mort que viv.

C'est à un dimanche de l'année 1846, que se rattache un incident rapporté par Joseph Buzetti et quelques autres. Pinardi avait, comme nous l'avons dit, creusé le sol du hangar qui devait être transformé en chapelle; et la terre extraite formait un petit tertre que les enfants s'amusaient à prendre d'assaut comme une position stratégique. Un jour on insistait auprès de Don Bosco pour qu'il fasse disparaître cet embarras; et le Serviteur de Dieu de répondre: Laissez ce monticule, on l'enlèvera plus tard,

lorsqu'on bâtira ici-même une vaste chapelle. Cette chapelle, il la voyait qu'elle telle lui était apparue dans ses songes.

Au commencement de l'été, monté lui-même sur ce tertre et entouré de grand nombre d'enfants, il leur faisait chanter avec enthousiasme le couplet que nous avons cité tout à l'heure: tout d'un coup il leur impose silence et leur dit: « Voyez: un jour dans ce même endroit où nous sommes, s'élèvera l'autel d'une belle église, et vous viendrez vous y agenouiller pour faire la sainte Communion et chanter les louanges du bon Dieu. »

Cinq ans après, l'église Saint François de Sales était édifiée, et l'autel majeur occupait l'endroit précis qu'avait désigné Don Bosco, quoique l'architecte qui en avait dressé les plans ne sût rien de cette prévision.

Pourtant on n'était pas arrivé au terme des épreuves. Malgré l'ordre, la discipline et la tranquillité qui régnait à l'Oratoire, le Marquis de Cavour persistait à voir un danger dans ces réunions d'enfants et voulait les faire cesser. Il appelle encore une fois le Vénérable. Les délateurs voulaient sans doute détourner l'attention des autorités d'autres réunions, ou encore faire cesser l'apostolat de Don Bosco, parce qu'il préservait une bonne partie de la jeunesse de leur influence.

— Il est temps d'en finir, mon cher abbé, dit le Marquis. Votre obstination à ne point vouloir vous rendre à mes conseils, va m'obliger dans votre intérêt de faire acte d'autorité et de vous imposer la fermeture de votre Oratoire.

— Je vous demande bien pardon, M. le Marquis, reprend Don Bosco, mais je crois devoir vous faire respectueusement observer que si je consentais à faire fermer l'Oratoire, je craindrais d'attirer la malédiction de Dieu sur vous et sur moi.

Cet entretien, comme le précédent, le Marquis le conduisit avec beaucoup d'acrimonie, tandis que Don Bosco ne lui opposait qu'un courage plein de dignité. L'Archevêque, zélé pour le bien des âmes, n'avait pas voulu, interdire à Don Bosco l'exercice de son ministère, comme le Marquis le lui avait demandé, et celui-ci, entiché dans son idée, espérait arriver à ses fins en demandant aux adjoints de porter une condamnation formelle contre cette œuvre.

(A suivre).

==== AVIS IMPORTANT ====

Nous prions instamment nos vénérés Coopérateurs d'envoyer les offrandes qu'ils destinent aux Œuvres Salésiennes soit directement au Supérieur Général à Turin soit en France à l'Echo de Fourvière, place Bellecour Lyon, ou à M. l'abbé Virion, 18 rue Estelle, Marseille.

servante, le riche com-
ouvrier.
point triomphale.

Auxiliatrice

LE CULTE Marie Auxiliatrice

... nous sommes persuadé que dans les difficultés actuelles nous n'avons pas
... des consolations que celles du ciel, et parmi celles-ci l'intercession toute-
... sante de la Vierge bénite qui est en tous les temps le secours des Chrétiens.

PIE PP. X.

Églises et chapelles élevées en l'honneur de Marie Auxiliatrice

... ale du Pérou, le 27 avril a été
... ère pierre d'une nouvelle église
... D. Auxiliatrice. Cette date du 27
... choisie d'abord en souvenir du 27
... où fut posée la première pierre de la
... du Valdocco et en second lieu parce
... t le jour de la fête de S. Thiribe, le
... me archevêque de Lima.

... cérémonie a été accomplie par l'évêque
Orinot.

... pelons à titre de reconnaissance que c'est
... rédécèsseur, Mgr Del Valle, qui a donné
... ois aux Salésiens les 20.000 soles (environ
... 0 francs) pour l'achat du terrain sur lequel
... bâtie la maison salésienne et où va main-
... s'élever la nouvelle église.

... espère que l'inauguration pourra avoir lieu
... 21 au centenaire de l'indépendance na-
... e.

... sera un des plus vastes et des plus artis-
... monuments de la Capitale: le clocher qui
... 56 mètres, dominera tous les autres.
... ire à N. D. Auxiliatrice!

EN SARDAIGNE.

... centre de l'île de Sardaigne, près de l'an-
... Forum de Trajan, il y a plusieurs localités
... le nom rappelle des temples ou des sous-
... s priens. Le plus célèbre de tous est le
... plum qui dans le patois régional est appelé
... empu.

Les chrétiens de jadis avaient voulu purifier
ce lieu en y élevant un sanctuaire dédié à N.
D. des Grâces. Ils avaient en outre élevé d'au-
tres églises en l'honneur de l'Archange S. Michel,
de l'Archange S. Raphaël, de S. Jean Baptiste
et de S. Luc.

Le temps a amené la ruine de l'église de S.
Luc et de celle de N. D. des Grâces. Mais les
fidèles ne pouvaient se résigner à être privés
de cette dernière, qui se relevait en 1741. Nou-
velle destruction et reconstruction en 1828. De
nouveau le tremblement de terre la fait tomber,
et cette fois une personne fort dévote à N. D.
Auxiliatrice prend l'initiative de la relever sous
le vocable qui lui est cher. La population s'est
empressée de seconder l'entreprise et l'église
était bénite le 4 juin 1916 au milieu d'un grand
concours de peuple qui a voulu passer toute la
journée en pratiques de dévotion.

Le 17 septembre suivant l'Archevêque Mgr
Ernest Piovela s'y est rendu accompagné d'une
foule considérable pour la bénédiction de la
nouvelle cloche.

D'ailleurs, depuis que cette église est livré
au culte les pèlerinages s'y succèdent. Les p
assidus à s'y rendre sont les soldats rap-
sous les drapeaux qui veulent obtenir la
diction du *Secours des Chrétiens* et met-
familles sous sa protection maternelle

AU BRÉSIL.

A S. Paul du Brésil, le 2 juin
vêque métropolitain Mgr Léo

nissait une nouvelle chapelle dédiée à N. D. Auxiliatrice. Le lendemain, Dimanche 3 juin, on y célébrait solennellement les offices religieux et le 4 juin un service funèbre y était chanté pour les bienfaiteurs de l'œuvre salésienne.

Au Brésil encore, le 5 décembre dernier, S. G. Mgr Brito, archevêque d'Olynda, avait consacré solennellement le sanctuaire de N. D. Auxiliatrice à Jaboaatao, auquel manque encore cependant le clocher dont la construction est remise à des temps meilleurs, comme la décoration intérieure de l'édifice.

A cette occasion l'Institut Salésien de Jaboaatao recevait aussi entre autres notabilités, M. le Gouverneur de Pernambouc. M. Dantas Barreto, et celui qui était déjà désigné pour lui succéder, M. Manuel Borba, ainsi que les Préfets de Recife et de Jaboaatao.

Le 8 Décembre, inauguration d'un buste du Vénérable Don Bosco et couronnement de l'image de N. D. Auxiliatrice, par Mgr Brito. Les couronnes offertes par de pieuses dames représentaient une valeur d'environ 17.000 frs.

Pendant ces quatre jours, du 5 au 8, affluence extraordinaire au nouveau Sanctuaire.

La première procession en l'honneur de la Ste Vierge à Londres depuis la Réforme.

Après plusieurs siècles de séparation d'avec le catholicisme, Londres a vu dans le quartier populaire de Battersea, une procession publique en l'honneur de la Sainte-Vierge.

Les Salésiens qui ont la charge de la paroisse du Sacré-Cœur avaient organisé cette manifestation, dont l'issue tout d'abord avait inspiré quelques appréhensions.

Mais heureusement le long cortège a pu défiler dans l'ordre le plus parfait, sous le regard ému des catholiques et en présence de l'attitude respectueuse de nos frères séparés.

Importante cérémonie à Bogota.

La capitale de la Colombie, la fête de l'Auxiliatrice a été célébrée à la Cathédrale en présence des autorités ecclésiastiques et civiles. L'option du vénérable Archevêque a été dictée par son grand âge, et qui a été présidée par Mgr Maldonald Calvo,

Le clergé de la capitale s'était réuni devant la Reine du Ciel ainsi que les autorités civiles et militaires. On voyait unis côte à côte les représentants de la foi et de piété la noble

matrone et l'humble marchand et le modeste Cette fête a été de tou.

Grâces de Marie

Déclaration. — Conformément à l'avis de l'Urbain VIII nous déclarons que tout rapporté dans le *Bulletin Salésien*, est purement humain, et que nous nous réservons au jugement du Saint Siège.

GÈNES. — 11-VI-17. — La fête de l'Auxiliatrice a été célébrée dans notre église le 24 Mai, après avoir été précédée d'une solennelle. A cette occasion j'ai mis à la protection mon frère qui est au front. C'est le matin du combat du 24 Mai, à Casta, m'envoyait les lignes suivantes:

« A moins de trois pas de distance, mon autrichienne éclate et me couvre de fragments de pierre, mais je n'ai aucune blessure. Je continue ma route vers la tranchée, au milieu des périls. Là nous sommes furieusement battus. Mon refuge saute plusieurs fois en l'air et tire toujours d'affaire! »

Je vais continuer à prier la Mère Céleste qui ne cesse de bénir ce cher absent et j'envoie une modeste offrande pour les orphelins.

ERNESTINE MASSIRIC

MODICA. — 24-V-17. — Au nom d'un de nos amis je vous envoie une offrande et un hommage de reconnaissance à notre bonne Mère Marie Auxiliatrice.

Il y a trois ans cet excellent coopérateur m'avouait qu'il se trouvait, sans qu'il y eût de sa faute, impliqué dans un procès des plus embrouillés et que de l'issue de ce procès devait dépendre l'avenir de ses enfants.

Je lui ai alors conseillé de remettre l'affaire entre les mains de Marie Auxiliatrice avec promesse d'une offrande. Il accepte aussitôt et s'en remet à moi pour le taux à fixer. On convient du 1 p. % de ce qu'une solution avantageuse lui permettrait de réaliser.

La procédure a traîné encore assez longtemps; mais en fin de compte, l'idée d'un accord à l'amiable a prévalu, et il y a quelques jours, cet ami est venu plein de joie et de reconnaissance me confier l'agréable mission de l'aider à tenir sa promesse.

Dieu veuille que l'exemple de ce vrai dévot de Marie Auxiliatrice lui suscite des imitateurs parmi tous ceux qui dans une situation critique attendent en vain d'être réintégrés dans leurs droits par la justice humaine.

D. ANGE PISCITELLO.

NARDO. (Lecce). — 24-V-1917. — A la fin de mes cours primaires, j'ai senti naître en moi la vocation ecclésiastique. Mais des obstacles sans nombre se sont dressés sur mon chemin. Voyant

que de la part des hommes il n'y avait rien à attendre, je me suis tourné avec une confiance filiale vers Marie, en lui promettant de faire publier sur le *Bulletin* la faveur accordée. A peine avais-je fait cette promesse, les difficultés disparaissaient comme par enchantement; et voilà maintenant plusieurs mois que je me trouve entre les murs bénis du Séminaire.

Plein de reconnaissance, je remercie publiquement la Sainte-Vierge et lui demande de me conserver la vocation, pour que je devienne, si telle est sa volonté, un digne ministre de Jésus.

Un coopérateur.

NEGRAR. — 16-II-1916. — Ma femme, peu de jours après la naissance d'un cher petit ange, était atteinte d'hémorragie accompagnée d'une fièvre qui s'élevait souvent jusqu'à 40°; aussi en peu de jours se trouvait-elle à l'extrémité. Les soins étant inutiles, on en vint à une consultation et le cas est déclaré désespéré. Dans cette douloureuse conjoncture, je m'adresse avec confiance à la chère Madone de Don Bosco, et lui promets en cas de guérison d'offrir ses bijoux au Sanctuaire; pour donner plus de valeur à ma parole, j'ai fait célébrer une messe. Mes espérances n'ont pas été trompées. Presque aussitôt la malade a commencé d'aller mieux; au moment où j'écris elle est tout à fait remise.

Dès que je le pourrai je me rendrai moi-même au sanctuaire de Valdocco pour exprimer ma reconnaissance et tenir ma promesse.

LOUIS SPERI.

Zone de guerre. — 22-VI-1917. — Bénédiction, amour et louanges à la Reine du Ciel et de la terre, Marie Auxiliatrice.

Un jour de la neuvaïne préparatoire à sa fête, je me trouvais avec quelques camarades dans une casemate considérée jusque là comme un endroit de tout repos à cause de sa position. J'y étais depuis une demi-heure quand je me sens comme inspiré d'en sortir; je m'en vais comme sous l'impulsion d'une force surnaturelle.

J'avais à peine fait 300 mètres que j'entends éclater une bombe; d'instinct je regarde en arrière et je vois, hélas! que l'obus est tombé sur la casemate, que deux de mes compagnons ont été tués sur le coup; un quart d'heure après un troisième succombe à ses blessures.

Dans une autre cabane tout près de là reposait un salésien de mes amis. Là contre-coup de l'explosion a bouleversé aussi ce réduit: la plaque de tôle a été projetée en l'air et les sacs de terre dispersés; mais cet ami n'a eu aucun mal et il est plein de reconnaissance envers Marie Auxiliatrice.

A peine nous sommes-nous rencontrés, nous avons célébré notre reconnaissance envers la chère Madone et nous avons promis:

1° de ne laisser passer aucun jour sans dire le chapelet en son honneur;

2° de faire publier cette grâce signalée dans le *Bulletin Salésien*;

3° d'envoyer une offrande au Sanctuaire.

A coup sûr nous serons dans le danger jusqu'à

la fin de la guerre, mais notre confiance ne fera que croître envers celle qui est notre bouclier, notre défense.

Ah! si tous les soldats connaissaient la bonté, la puissance de Marie, et sa protection maternelle, on n'entendrait plus de blasphèmes ni de chansons grivoises, mais uniquement des louanges, des cantiques en son honneur.

JOSEPH REGONESE.

P. S. Les soldats Albergucci et Bercia proclament et exaltent eux aussi la bonté et la puissance de Marie Auxiliatrice, et en reconnaissance ils envoient chacun 5 francs pour le Sanctuaire.

GRIGNASCO. — 7-VII-17. — Le dimanche 29 Avril, fête du Patronage de S. Joseph, j'étais appelée d'urgence auprès de la petite Adrienne Simendingo, âgée de deux ans, qui touchait à ses derniers instants, selon la déclaration du docteur, qui demandait une consultation.

Tandis que la Communauté réunie à la chapelle prie la puissante Auxiliatrice, je me rends en toute hâte auprès de la chère enfant, que je trouve bien souffrante. Or, tout en adressant aux parents affligés quelques mots de consolation, je me souviens que la petite Adrienne, avant sa maladie, était heureuse à la vue de la statue de Marie. Je prends donc une statuette de N. D. Auxiliatrice et je la lui pose sur les lèvres, sans toutefois espérer qu'elle s'en aperçoive; mais voilà qu'elle la baise affectueusement et ses traits subissent une transformation angélique. Le sourire qui avait disparu depuis quelques jours reparait, puis avec une force qui n'était pas en elle, elle s'écrie: *Chère petite Madone!* L'émotion nous fait alors pleurer de joie et ouvre notre cœur aux plus douces espérances.

Il était midi sonnant; nous attendions la consultation; nous nous mettons à genoux pour prier la chère Auxiliatrice avec la tranquillité au cœur.

Les médecins arrivent; mais on n'est plus dans l'angoisse d' auparavant, car la Sainte-Vierge nous avait exaucés. L'enfant jouit maintenant d'une santé qui s'est maintenue parfaite; ses parents pleins de reconnaissance, m'ont chargé de faire publier la grâce et d'envoyer une offrande en reconnaissance, tout en invoquant la chère Madone du Vén. Don Bosco pour qu'elle continue sa protection sur toute la famille.

Une sœur Auxiliatrice de la Maison de famille.

LUSSURGIÙ. — 20-VI-17. — Depuis de longs mois j'étais dans l'angoisse au sujet de mon fils, mentionné disparu. Je me suis adressée de toute l'ardeur de mon âme à la Vierge Auxiliatrice; je lui ai promis une offrande pour le Sanctuaire et la publication de la grâce sur le *Bulletin* si elle me rassurait de quelque manière.

Or, dans le mois qui lui est consacré, j'ai appris que mon fils était prisonnier.

En reconnaissance j'envoie une offrande de 10 frs.

P. G. A.

Un retard dans la correspondance nous oblige à renvoyer au prochain numéro de nombreuses relations de grâces, ainsi que la liste des décès.

Grâces obtenues à l'intercession de Don Bosco.

PORVENIR (Chili). — 15-V-17. — Dans ces terres australes où il pleut à peine quelques heures à de rares intervalles, on n'avait pas eu de pluie depuis assez longtemps et l'eau nous manquait dans la maison. Nous avons fait plusieurs neuvaines, mais en vain; enfin nous nous sommes recommandés au Vén. Don Bosco; et nous avons vu que c'était bien lui qui voulait nous exaucer. Nous commençons un triduum le soir, et dès le lendemain matin on se réveillait à l'accompagnement d'une pluie battante. Merci, bon Père.

Une Coopératrice Salésienne.

VOLVERA. — 23-V-17. — Au mois de Mars, je me suis vue atteinte d'une bronchite aiguë, compliquée d'une maladie de cœur, et on craignait beaucoup que je ne puisse surmonter cette crise. En cette douloureuse conjoncture j'ai recouru comme je l'avais déjà fait d'autres fois à la Vierge, secours des chrétiens, la suppliant de m'obtenir la guérison par les mérites du Serviteur de Dieu, Don Jean Bosco.

Le jour même une amélioration sensible s'est manifestée, et peu après j'étais hors de danger.

Avec l'expression publique de ma reconnaissance je vous envoie une offrande de 50 frs.

MARGUERITE CAPELLO.

Ambulance 022. — 21-VI-1917. — Je ne suis pas en état d'écrire longuement; ma tête et mes yeux m'en empêchent; aussi vais-je raconter sommairement ce qui m'est arrivé.

Le 25 mai dernier, je repartais pour le front avant d'avoir terminé mon congé, parce que j'avais appris que mon régiment était engagé dans une action; je prends donc part avec ma compagnie à l'assaut du M... Sur la cime, un éclat de grenade m'atteint au crâne et me fait une grave blessure. Je tombe à terre sans connaissance. Quand je reviens à moi, j'invoque le Vén. Don Bosco; on m'emporte, on me conduit en toute hâte dans une ambulance, d'où je suis envoyé à cet hôpital dans un état très grave, si bien qu'on désespère de me guérir.

J'ai été soumis à une opération très dangereuse; il fallait extraire du cerveau des fragments de grenade, d'os, des cheveux, etc.; ou me considérait comme en danger de mort, on m'a administré et ma famille a été tenue au courant de mon état.

Dans l'assoupissement de la congestion, je continuais pourtant à invoquer le Vén. Don Bosco, et peu à peu j'ai commencé à aller mieux; enfin le 10 du mois dernier, on m'a déclaré hors de danger, et le mieux continue.

Plein de reconnaissance envers le Vén. Don Bosco je lui adresse de publiques actions de grâces.

VENANCE GABRIOTTI

lieutenant du 43^e d'infanterie.

ROME. — 24-VII-1917. — Le 10 Février 1917, ma femme était atteinte d'une méningite cérébro-

spinale de caractère très grave, et on l'admettait au Lazaret Municipal de S. Egidio. J'étais moi-même en ce moment à l'Hôpital de la Consolation pour une opération chirurgicale, et il m'a fallu attendre un mois avant de pouvoir me rendre au Lazaret. Par mesure d'hygiène, on me refuse l'autorisation de voir ma femme et les nouvelles qu'on m'en donne sont réellement désespérées. Deux fois elle a déjà été presque à l'agonie et maintenant son état est stationnaire. Le docteur du Lazaret m'avertit d'en prendre mon parti: elle est condamnée; il me donne cette triste nouvelle devant la Mère Supérieure, et il ajoute comme pour mieux accentuer: « Il n'y a qu'un miracle qui puisse l'en tirer. »

Et moi qui ne pouvais me résigner à perdre une existence si précieuse pour moi et pour mes chers petits, je me dis en moi-même: S'il faut un miracle, on l'aura; en même temps ma pensée s'élève pleine de confiance vers notre cher Don Bosco. Sans tarder, je me procure par l'intermédiaire d'un Salésien une relique du Vénérable (quelques cheveux); et je prie la Mère Supérieure de placer cette relique sous l'oreiller de la malade. En même temps je commence une fervente neuvaine.

Dès qu'elle est achevée on constate chez la malade un mieux sensible. Les jours suivants, ce mieux s'accroît de plus en plus; et bientôt le docteur du Lazaret me dit: « Je n'arrive pas à me rendre compte de ce qui se passe dans ce cerveau, il y a là quelque chose de nouveau et de mystérieux; je commence à espérer. »

De fait, le rétablissement complet est enfin arrivé, et le 1^{er} juillet, après 5 mois environ de maladie, ma femme sortait du Lazaret en parfaite santé. Les infirmières, les sœurs, la Supérieure et le Docteur l'ont accompagnée jusqu'à la porte en la félicitant de sa guérison extraordinaire, et c'était bien avec raison, puisque sur 250 cas aussi graves que ce docteur avait eus à soigner, c'était la première guérison qu'il voyait.

Et moi, plein de reconnaissance envers le bon Père Don Bosco, j'envoie cette relation pour le *Bulletin Salésien*, afin de rendre gloire à Dieu et d'accroître la confiance dans l'intercession de son Vén. Serviteur Don Bosco.

JACQUES PERUCCI.

SPEZIA. — 1-V-1917. — Il y avait quinze jours que j'éprouvais des douleurs aiguës par tout le corps; il m'était impossible de m'occuper de mon ménage, et j'avais dû me mettre au lit. On a beau mettre en œuvre tout ce qui est prescrit par le médecin ou suggéré par l'affection, mes souffrances au lieu de disparaître ou même de diminuer ne font que s'aggraver: on se demande si jamais je pourrai me remettre. Je ne réussis même pas à pouvoir lever le bras ou remuer la main.

J'en étais là le matin du Jeudi Saint, Ce jour-là, une excellente voisine toute aux petits soins pour moi, qui est très dévote à N. D. Auxiliatrice et a

par conséquent une grande vénération pour Don Bosco, a une idée qui certainement était inspirée de Dieu: elle met sous mon oreiller l'image du cher Don Bosco. A l'instant même je me mets à pouvoir remuer la main et les bras: ce dont je suis fort étonnée et elle aussi. Je lui dis en pleurant de joie que c'est là un miracle de Don Bosco.

Je prends alors l'image et la baise à plusieurs reprises, et je me dis qu'à la première occasion, j'enverrai en reconnaissance une offrande à Turin pour ses œuvres. Don Bosco accueille mon désir. En effet, à ce moment même, la chère voisine toute heureuse de l'expérience qu'elle a faite de la puissance du cher Don Bosco, m'encourage à avoir confiance en lui, et me dit: « Vous allez voir que le Samedi Saint au son des cloches du *Gloria* vous vous lèverez. »

Ce serait à ne pas y croire si cela ne s'était vérifié avec précision. J'ai pu me lever et m'habiller sans avoir besoin d'aucune aide. Toute douleur avait disparu et je n'en ai pas même éprouvé une ombre toute la journée, quoique je sois demeurée sur pied. Il me reste tout simplement un peu de faiblesse, qui va diminuant de jour en jour. Je suis encore toute étonnée de moi-même, et ceux qui m'ont vue et me voient le sont autant que moi. Les remèdes n'ont rien obtenu contre une arthrite qui paraissait devoir durer longtemps; mais tout a disparu en moins de deux jours du moment que l'image du Vénérable a été placée sous mon oreiller.

Je serais heureuse que ce qui m'est arrivé se sache, afin que d'autres expérimentent à leur tour la puissance du Vén. Don Bosco.

PRIMICE PICCONE.

OBSERVATION. — *Nous aurions une recommandation à faire à tous ceux qui recourent à l'intercession du Vén. Don Bosco.*

Ce serait que dans ces sortes de demandes ils renouvellent une foi explicite dans l'intercession du Vénérable et à celle-là seule, sans associer à son nom celui de la Sainte-Vierge ou de quelque autre saint; il restera ainsi démontré que le miracle est uniquement dû à l'intercession de Don Bosco.

Bien entendu, il est permis, il est même conseillé de prier N. D. Auxiliatrice d'unir ses prières aux nôtres, pour obtenir de Dieu qu'il daigne en nous exauçant glorifier son serviteur Don Bosco.

— *Nous adressons la même recommandation à ceux qui recourent à l'intercession de Dominique Savio.*

PAGE A RELIRE.

Va, je te bénis!

Il y a quelque temps, M. le Curé de Saint-Maurice d'Angers vit entrer chez lui un paysan de Genêt, son ancienne paroisse. C'était un homme fort et vigoureux qui n'avait pas trente ans. Sa figure annonçait la bonté, la droiture et la piété.

— C'est toi, Pierre, s'écria M. le Curé tout joyeux de le voir. Comment va-t-on au Genêt? Les récoltes s'annoncent-elles bien? Ta famille est-elle en bonne santé? Mais tu as l'air bien grave, mon garçon?

— Ah! Monsieur le Curé, dit le paysan avec un certain embarras, c'est que je fais une grande entrepise. Je m'en vais à la Trappe qui est par delà le Mans, sur le chemin de Paris.

— Tu vas à la Trappe.

— Mon Dieu, oui. Vous nous disiez si souvent qu'on n'en pouvait trop faire pour le bon Dieu; à la fin, je me suis décidé de tout quitter pour lui.

— Mais tu étais bien nécessaire à la mère. C'est une pauvre veuve, et la métairie est lourde chez vous.

— C'est pourquoi je ne me suis point hâté, Monsieur le Curé. Il y a plus de dix ans que ça me *tonne* dans le cœur de me faire moine. J'attendais que mon petit frère Jean eût passé à la conscription. Il a tiré un bon numéro, et le voilà libre. J'ai pensé que je pouvais m'en aller.

— Ta bonne femme de mère, dont tu étais l'appui, comment lui as-tu fait prendre cela?

— Ah! Monsieur le Curé, j'en ai encore le cœur en sang. Non; j'ai cru que je n'en viendrais jamais à bout. Elle me soupçonnait un dessein que je ne voulais pas dire. L'hiver, au coin du feu, que nous étions là, elle à filer, moi à penser, souvent son fuseau s'arrêtait. Elle me regardait, j'ouvrais la bouche, pas possible! mes genoux frémissaient, mes lèvres tremblaient, mon cœur me glaçait le reste du corps et la parole manquait dans ma bouche. Je faisais compassion à ma mère. « Pierre, me disait-elle, oh là! mon fils, si tout ne t'agréé pas, dis-le-moi. Veux-tu t'établir à ton ménage? Nous ne sommes pas riches, mais nous avons bon renom. Ton père a vécu et est mort comme un saint, et toute famille honnête du pays estimera notre alliance. » Plus ma mère me pressait, et plus je craignais de lui avouer que je pensais bien à autre chose, et que je voulais m'en aller moine. Enfin, l'autre soir, ma mère, nous ayant réunis pour ouvrir en famille le mois de la bonne Vierge, resta en prière seule avec moi, les autres partis. Il me passa dans l'idée que c'était le moment, et ma pensée m'échappa tout d'un coup. « Ma mère, lui dis-je, si vous le permettez, je vais à la Trappe, je vais prier pour vous et faire pénitence. » Ah! mon Dieu! quand on pense qu'il faut dire des choses comme ça!

Ma mère resta un moment à tressaillir, là, sous mes yeux, sans parler, et comme sans respirer; puis demeurant à genoux et les yeux tournés vers le ciel, tranquille: « Pierre, dit-elle, le bon Dieu est ton premier Père, la religion ta première mère; ils passent avant moi. Vas-y; puisqu'ils t'appellent dans ton cœur. Si je t'arrêtais un quart d'heure, lorsqu'il s'agit de la perfection de ton âme, j'en mourrais de chagrin. Tu m'as bien aimée et bien assistée. Je te bénis. » Elle ramena ses yeux sur l'image de la bonne Vierge et se remit à prier.

Je n'en pouvais plus, Monsieur le Curé. Je sortis pour respirer quasi plus à l'aise. Mais c'était l'heure que l'on rentrait le bétail, et voilà que mes bœufs, qui marchaient leur allure, viennent à moi et se mettent à me regarder comme s'ils m'avaient

Souvenirs d'un prêtre formé par le Vén. Don Bosco.

« Un prêtre s'occupera de toi et tu deviendras prêtre toi aussi... »

Je me souviens que le jour de la Toussaint de 1850, un de mes petits cousins m'invitait à aller chez Don Bosco. A cette époque déjà on désignait ainsi l'Oratoire du Valdocco.

— Qu'est-ce qu'on y fera? ai-je répondu.

— Aujourd'hui il y a distribution de châtaignes!

Et moi qui habitais alors presque à la porte de l'Oratoire, je ne le connaissais d'aucune façon. J'étais depuis peu arrivé de mon petit village et j'étais loin de me savoir si près d'une pareille fortune. J'accepte l'invitation, et aussitôt après dîner j'étais impatient de partir.

Mon entrée à l'Oratoire devait être naturellement celle d'un nouveau débarqué. Ce va et vient d'enfants, leur ardeur au jeu, leur gaité insouciance, tout cela me laisse d'abord ébahi, déconcerté; bientôt l'envie me vient de m'amuser moi aussi, et je m'élance vers le pas de géant pour faire mes premiers essais.

Mais au plus fort de l'action une clochette sonne et voici une nouvelle scène. Les jeux s'arrêtent comme par enchantement: mes compagnons du pas de géant lâchent précipitamment leur corde, et courent en toute hâte. Tous les autres courent de même. C'est un sauve-qui-peut général. Je cherche où est mon cousin, mais impossible de le trouver. Que faire? Je cours moi aussi du côté où sont allés les autres.

Me voilà tout à coup devant un jeune prêtre, qui m'arrête et me dit en souriant:

— Est-ce que tu voudrais me dire deux mots dans le tuyau de l'oreille?

— Oui, oui.

— Mais tu comprends ce que je veux dire?

— Et pourquoi pas? Vous désirez n'est-ce pas que j'aie me confesser.

— Tout juste. Comment t'appelles-tu?

— Baptistin.

— Et moi?... tu sais qui je suis?

— Ma foi!... Vous devez être Don Bosco.

— Oui, lui-même, et qui veut déjà tant de bien à ton âme.

Il est impossible que cette heure, ce jour, ces paroles mémorables s'effacent jamais de ma mémoire!

Le bon prêtre me prend alors la main, et me conduit dans la chapelle primitive au milieu des autres enfants. Je me rappelle que je suis resté immobile pendant les deux vêpres, sans plus songer aux châtaignes que je n'ai pas même vues, puisque la distribution avait eu lieu le matin. J'entends alors pour la première fois un sermon de Don Borel qui me fait pleurer à la pensée des âmes du Purgatoire. Le soir arrive vite; il y a la bénédiction du T. S. Sacrement, et je sors de la chapelle, mais plein de désir de revoir ce prêtre pour qui je ressentais déjà la plus vive affection et qui m'avait dit être Don Bosco. Et ce ne fut pas difficile.

Une fois tout terminé à la chapelle, les plus grands se rangent en cercle: Don Bosco y vient aussi, et cause gaiement avec eux. Moi je me con-

tente de regarder et d'écouter; mais sans trop m'approcher, par crainte de commettre je ne sais quel impair.

Mais la lune s'est levée et la nuit s'avance.

Don Bosco se met en marche et tous ces grands s'avancent avec lui vers la porte de sortie. Ce que j'avais de mieux à faire, c'était de les suivre. On chante des airs que je devais plus tard enseigner à d'autres et que j'écoute alors avec une joie indicible. Mais mon regard ne se détache pas de Don Bosco, de ce Don Bosco qui m'a parlé avec tant de bonté.

Notre groupe suit la petite traverse qui allait aboutir à la rue Cigna; on monte au Rond Point, puis au Cours Valdocco. Là on s'arrête près d'un ruisseau qui depuis a été couvert. Le chant est à sa fin, et Don Bosco donne à chacun le bon soir et quelque conseil... Et moi je m'enhardis, j'avance vers lui, et tout troublé je lui dis à l'étonnement général *Adieu, Don Bosco!* On se met à sourire de ma naïveté; quelques-uns même me plaisantent; mais Don Bosco me salue affectueusement.

Oh! comme cette soirée-là m'est présente à la mémoire! Quelques mois auparavant, tout en faisant ma prière, une idée bizarre m'était passée par l'esprit. « Un jour un prêtre s'occupera de toi et tu deviendras prêtre toi aussi. » Des malheurs de famille étaient survenus qui m'avaient fait oublier cette distraction; et j'avais songé à apprendre un métier manuel pour subvenir aux besoins de la famille.

Mais ce soir-là tout en rentrant chez nous, je reviens par la pensée sur tout ce qui vient de m'arriver d'heureux, je revois Don Bosco qui me dit un mot à l'oreille, qui m'engage à me confesser et déjà je sens que je l'aime et que je revivrai volontiers le trouver. Tandis que mon imagination va grand train, l'heureuse distraction me revient à l'esprit et je me dis plein de ravissement: Est-ce que ce serait lui, le messager de la Providence?

Ce n'est pourtant que plus tard que j'ai eu le courage de lui manifester cette voix intime; et maintenant que me voici presque à la fin de ma carrière, j'en parle encore pour remercier le bon Dieu et faire acte de reconnaissance envers Don Bosco son fidèle serviteur.

Turin.

J. B. FRANCESIA, prêtre salésien.

NÉCROLOGIE.

M. Georges Aime.

Georges Aime naquit à Roaschia, province de Coni, le 22 février 1893. De bonne heure orphelin de père, il fut admis le 2 juillet 1905 au Patronage Saint-Pierre, où l'avaient précédé ses deux aînés et où son plus jeune frère devait le suivre deux ans après.

Durant la première année Georges suivit le cours primaire, puis il fut casé comme apprenti dans l'atelier de cordonnerie. Sa vocation se décida bientôt: il avait besoin du grand air et il demanda